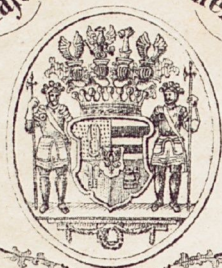




Zur
Gräfl.vom Hagen'schen

Majorats - Bibliothek



MÖCKERN

gehörig.

N^o 4266

00 4/2

77

CHEF-D'OEUVRES

DE

REGNARD.

CHIEF-DEPT. JAMES

A. W. S. T. A. R. D.



CHEF-D'OEUVRES

DE

REGNARD.

TOME SECONDE.



A PARIS,

Chez BELIN, Imprimeur-Libraire,
rue Jacques, n^o. 22.

AN VII DE LA RÉPUBLIQUE.

THE BOSTON

LIBRARY

OF THE BOSTON



PARIS

DE LA LIBRAIRIE

DE LA RUE

DE DISTRAIT,



LE DISTRAIT ;

COMÉDIE

EN VERS ET EN CINQ ACTES ;

Représentée, pour la première fois, le lundi
2 décembre 1697.



P E R S O N N A G E S .

LEANDRE, *distrain.*

CLARICE, *amante de Léandre.*

Madame GROGNAC.

ISABELLE, *filie de Madame Grognac.*

LE CHEVALIER, *frère de Clarice et amant
d'Isabelle.*

VALERE, *oncle de Clarice et du Chevalier.*

LISETTE, *servante d'Isabelle.*

CARLIN, *vaut de Léandre.*

UN LAQUAIS.

*La scène est à Paris, dans une maison com-
mune.*



LE DISTRAIT,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

VALERE, Mad. GROGNAC.

VALERE.

Quoi ! toujours opposée à toute une famille ?

Mad. GROGNAC.

Oui.

VALERE.

Vous ne voulez point marier votre fille ?

Mad. GROGNAC.

Non.

VALERE.

Quand on vous en parle, on vous met en courroux.

Mad. GROGNAC.

Oui.

VALERE.

Vous ne prendrez point des sentimens plus doux ?

Mad. GROGNAC.

Non.

VALERE.

Fort bien ! Non, oui, non : beau discours ! Vos
repliques

Me paroissent , pour moi , tout-à-fait laconiques.
Mais , pour mieux raisonner avec vous là-dessus ,
Et pour rendre un moment le discours plus diffus ,
Dites-moi , s'il vous plaît , la véritable cause
Qui vous fait rejeter les partis qu'on propose ?
Ce fameux partisan , par exemple , pourquoi....

Mad. GROGNAC.

Hé fi , monsieur , fi donc ; vous radotez , je crois ;
Il est trop riche.

VALERE.

Ah ! ah ! nouvelle est la maxime.

Mad. GROGNAC.

Gagne-t-on en cinq ans un million sans crime ?
Je hais ces fort-vêtus qui , malgré tout leur bien ,
Sont un jour quelque chose , et le lendemain rien.

VALERE.

Et ce jeune marquis , cet homme d'importance ,
Vous ne lui pouvez pas reprocher sa naissance ;
Il a les airs de cour , parle haut , chante , rit ;
Il est bien fait , il a du cœur et de l'esprit.

Mad. GROGNAC.

Il est trop gueux.

VALERE.

Fort bien ! La réponse est honnête ;
Et vous avez toujours quelque défaite prête.
Il s'offre deux partis , vous les chassez tous deux :
Le premier est trop riche , et le second trop gueux.
Dans vos brusques humeurs je ne puis vous com-
prendre.
Comment prétendez-vous que soit fait votre gendre ?

Mad. GROGNAC.

Je prétends qu'il soit fait comme on n'en trouve point ;
Qu'il soit posé , discret , accompli de tout point ;

LE DISTRAIT,

Qu'il ait , avec du bien , une honnête naissance ;
 Qu'il ne fasse point voir ces traits de pétulance ,
 Ces actions de fou , ces airs évaporés ,
 Dignes productions des cerveaux mal timbrés ;
 Qu'il ait auprès du sexe un peu de politesse ;
 Qu'il mêle à ses discours certain air de sagesse ;
 Qu'il ne soit point enfin , pour tout dire de lui ,
 Comme les jeunes gens que je vois aujourd'hui.

V A L E R E.

Cet homme à rencontrer sera très-difficile ;
 Et si vous le trouvez , je vous tiens fort habile.
 Vous nous en faites voir un rare et beau portrait :
 Et si vous ne voulez de gendre qu'ainsi fait ,
 Quoiqu'Isabelle soit et riche et de famille ,
 Elle court grand hasard de vivre et mourir fille.

Mad. GROGNAC.

Non : Léandre est l'époux que je veux lui donner.

V A L E R E.

Léandre !

Mad. GROGNAC.

Ce parti semble vous étonner !
 Mais c'est un fait , monsieur , dont peu je me soucie ;
 Et je le trouve , moi , selon ma fantaisie.
 Je sais bien qu'à parler de lui sans passion ,

Il est particulier en sa distraction ;
Il répond rarement à ce qu'on lui propose ;
On ne le voit jamais à lui dans nulle chose :
Mais ce n'est pas un crime enfin d'être ainsi fait.
On peut être , à mon sens , homme sage et distrait.

VALERE.

Je croyois , à parler aussi sans artifice ,
Qu'il avoit quelque goût pour ma nièce Clarice.

Mad. GROGNAC.

Oh bien ! je vous apprends que vous vous abusiez :
Et , pour vous détromper , il faut que vous sachiez
Que je suis dès long-temps liée à la famille ;
Et que , pour m'engager à lui donner ma fille ,
L'oncle dont il attend sa fortune et son bien ,
D'un dédit mutuel ciment a ce lien.
Léandre est allé voir cet oncle à l'agonie ,
Et j'attends son retour pour la cérémonie.
Si je n'avois en vue un tel engagement ,
Il n'auroit pas chez moi pris un appartement,
Vous qui logez céans avecque votre nièce ,
Vous êtes tous les jours témoin de sa tendresse.

VALERE.

Mais m'assurerez-vous que Léandre , en son cœur ,
Malgré votre dédit , n'ait point une autre ardeur ;

Et que, d'une autre part, votre fille Isabelle
A vos intentions n'ait pas un cœur rebelle?

Mad. GROGNAC.

Léandre aime ma fille, et ma fille fera,
Lorsque j'aurai parlé, tout ce qu'il me plaira.
C'est une fille simple, à mes desirs sujette :
Et je voudrois bien voir qu'elle eût quelque amourette!

VALERE.

Il faut que sur ce point nous la fassions parler ;
Son cœur s'expliquera sans rien dissimuler.

Mad. GROGNAC.

D'accord. Lisette, holà, Lisette. De la vie
On ne vit dans Paris femme si mal servie.
Lisette.

SCENE II.

LISETTE, Mad. GROGNAC, VALERE

LISETTE.

Hé bien, Lisette ! Est-ce fait ? Me voilà.

Mad. GROGNAC.

Que fait ma fille ?

L I S E T T E.

Quoi ! ce n'est que pour cela ?

Vous avez bonne voix. Quel bruit ! A vous entendre,
J'ai cru qu'à la maison le feu venoit de prendre.

Mad. GROGNAC.

Vous plairait-il vous taire , et finir vos discours ?

L I S E T T E.

Oh ! vous grondez sans cesse.

Mad. GROGNAC.

Et vous parlez toujours.

Répondez seulement à ce que l'on souhaite.

Que fait ma fille ?

L I S E T T E.

Elle est , madame , à sa toilette.

Mad. GROGNAC.

Toujours à sa toilette , et devant un miroir !

Voilà tout son emploi du matin jusqu'au soir.

L I S E T T E.

Vous parlez bien à l'aise , avec votre censure.

Il m'a fallu trois fois réformer sa coëffure.

Nous avons toutes deux enragé tout le jour

Contre un maudit crochet qui prenoit mal son tour.

Mad. GROGNAC.

Belle occupation , vraiment ! Qu'elle descende.
Dites-lui de ma part qu'ici je la demande.

L I S E T T E.

Je vais vous l'amener.

SCENE III.

VALERE, Madame GROGNAC.

VALERE.

N'ALLEZ pas la gronder,
Ni par votre air sévère ici l'intimider.

Mad. GROGNAC.

Mon Dieu ! je sais assez comme il faut se conduire,
Et je ne dirai rien que ce qu'il faudra dire.
La voilà. Vous verrez quels sont ses sentimens.

SCENE IV.

SCENE IV.

ISABELLE, LISETTE, Mad. GROGNAC,
VALERE.

Mad. GROGNAC, à Isabelle.

VENEZ, mademoiselle, et saluez les gens.

(Isabelle fait la révérence.)

Mad. GROGNAC.

Plus bas. Encor plus bas. O ciel, quelle ignorance !
Ne savoir pas encor faire la révérence,
Depuis trois ans et plus qu'elle apprend à danser !

LISETTE.

Son maître tous les jours vient pourtant l'exercer :
Mais que peut-on apprendre en trois ans ?

Mad. GROGNAC, à Lisette.

A se taire.

LISETTE, bas.

Elle a bien aujourd'hui l'esprit atrabilaire.

(Haut.)

Nous attendons encore un maître italien,
Qui doit venir tantôt.

I.

II.

Mad. GROGNAC.

Je vous le défends bien.
Je ne veux point chez moi gens de cette sequelle ;
Cè sont courtiers d'amour pour une demoiselle.

(à Isabelle.)

Levez la tête. Encor. Soyez droite. Approchez.
Faut-il tendre toujours le dos quand vous marchez ?
Présentez mieux la gorge , et baissez cette épaule.

L I S E T T E , à part.

C'est du soir au matin un éternel contrôle.

Mad. GROGNAC , à Isabelle.

Avancez , s'il vous plaît , et répondez à tout.
Parlez. Le mariage est-il de votre goût ?

(Isabelle rit.)

V A L E R E.

Elle rit. Bon , tant mieux ; j'en tire un bon augure.

L I S E T T E.

Voilà ce qui s'appelle un ris d'après nature.

Mad. GROGNAC , à Isabelle.

Quoi ! vous avez le front de rire devant nous !
Vous ne rougissez pas quand on parle d'époux !

ISABELLE.

J'ignorois qu'une fille , au mot de mariage ,
 D'une promptie rougeur dût couvrir son visage.
 Je dois vous obéir , et quand je l'entendrai ,
 Puisque vous le voulez , d'abord je rougirai.

LISETTE , *à part.*

Quel heureux naturel !

Mad. GROGNAC , *à Isabelle.*

Les époux sont bizarres.

Brutaux , capricieux , impérieux , avarés :
 On devrait s'en passer , si l'on avoit bon sens.

ISABELLE.

N'étoient-ils pas ainsi tous faits de votre temps ?
 Vous n'avez pas laissé d'en prendre un étant fille.

Mad. GROGNAC.

Vous êtes dans l'erreur. Rodillard de Choupille ,
 Noble au bec de corbin , grand Gruyer de Berry ,
 Et qui fut votre père , étant bien mon mari ,
 M'enleva malgré moi ; sans cela , de ma vie ,
 De me donner un maître il ne m'eût pris envie.

LISETTE.

La même chose un jour pourra nous arriver.

ISABELLE.

On ne fait donc point de mal à se faire enlever ?

Mad. GROGNAC.

Hé bien ! vit-on jamais un esprit plus reptile ?
Puis-je avoir jamais fait une telle imbécille ?
C'est une grosse bête , et qui n'est propre à rien.

L I S E T T E , *à part.*

Elle est bien votre fille , et vous ressemble bien.

Mad. GROGNAC , *à Lisette.*

Euh ! Plaît-il ?

L I S E T T E .

Vous m'avez ordonné le silence ?

Mad. GROGNAC.

Vous pourriez à la fin lasser ma patience.

V A L E R E , *à Mad. Grognac.*

Je veux plus doucement la sonder sur ce point.

(*à Isabelle.*)

Vouléz-vous un mari ?

I S A B E L L E .

Je n'en demande point :

Mais s'il s'en rencontroit quelqu'un qui pût me plaire ,

Je pourrois l'accepter ainsi qu'a fait ma mère.

Mad. GROGNAC, à Isabelle.

Comment donc ?

VALERE, à Mad. Grognac.

Avec elle agissons sans aigreur.

(à Isabelle.)

Ça, dites-moi, quelqu'un vous tiendrait-il au cœur ?

ISABELLE.

Ah !

LISETTE, à Isabelle.

Bon, courage.

VALERE, à Isabelle.

Allons, parlez-nous sans rien craindre :

ISABELLE.

Je sens, lorsque je vois un petit homme à peindre...

VALERE.

Hé bien donc !

ISABELLE.

Je sens là je ne sais quoi qui plaît ;

Mais je ne saurois bien vous dire ce que c'est.

L I S E T T E.

Oh ! je le sais bien moi. C'est l'amour qui murmure.

Mad. G R O G N A C , *d Isabelle.*

J'apprends avec plaisir une telle aventure.

Et quel est, s'il vous plaît ce jeune adolescent

Qui vous fait ressentir ce mouvement naissant ?

I S A B E L L E.

Ah ! si vous le voyiez, vous l'aimeriez vous-même.

Il me dit tous les jours qu'il m'estime, qu'il m'aime.

Il pleure quand il veut. Tu sais comme il est fait,

Lisette ; et tu nous peux en faire le portrait.

L I S E T T E.

C'est un petit jeune homme à quatre pieds de terre,

Homme de qualité, qui revient de la guerre ;

Qu'on voit toujours sautant, dansant, gesticulant ;

Qui vous parle en sifflant, et qui siffle en parlant ;

Se peigne, chante, rit, se promène, s'agite ;

Qui décide toujours pour son propre mérite ;

Qui près du sexe encor vit assez sans façon.

V A L E R E.

Mais, c'est le Chevalier.

L I S E T T E.

Vous avez dit son nom,

Mad. GROGNAC.

Qui ? Ce fou ?

VALERE.

S'il n'a pas le bonheur de vous plaire,
Songez qu'il m'appartient. C'est un jeune homme à
faire.

Il a de la valeur, il est bien à la cour.

Mad. GROGNAC.

Qu'il s'y tienne.

VALERE.

Il sera très-riche quelque jour :
Il peut lui convenir d'esprit, de bien et d'âge.

ISABELLE.

Il est tout fait pour moi, l'on ne peut davantage.

Mad. GROGNAC, *à Isabelle.*

De quel front, s'il vous plaît, sans mon consentement
Osez-vous bien penser à quelque attachement ?
Vous êtes bien hardie et bien impertinente !

VALERE.

L'amour du Chevalier pourroit être innocente.

Mad. GROGNAC.

L'amour du Chevalier n'est point du tout mon fait.

J'ai fait , pour son mari , choix d'un autre sujet.
 Le dédit pour Léandre en est une assurance.
 Que votre Chevalier cherche une autre alliance :
 Je ne l'ai jamais vu ; mais on m'en a parlé
 Comme d'un petit fat et d'un écervelé ;
 Et je vous défends , moi , de le voir de la vie.

ISABELLE.

Je ne le verrai point , vous serez obéie.
 Mes yeux trop curieux n'iront point le chercher ;
 Mais lui , s'il veut me voir , puis-je l'en empêcher ?

Mad. GROGNAC.

A ces simplicités qui sortent de sa bouche ,
 A cet air si naïf , croiroit-on qu'elle y touche ?
 Mais c'est une eau qui dort , dont il faut se garder.

ISABELLE.

Vous êtes avec moi toujours prête à gronder.
 Je parois toute sottre alors qu'on me querelle ,
 Et cela me maigrit.

Mad. GROGNAC.

Taisez-vous , perronelle.
 Rentrez ; et là-dedans allez voir si j'y suis.

VALERE.

Si vous vouliez pourtant écouter quelqu'avis....

Mad. GROGNAC.

Je ne prends point d'avis, je suis indépendante.

VALERE.

Je le sais, mais....

Mad. GROGNAC.

Adieu. Je suis votre servante.

VALERE.

Mais, madame, entre nous, il est de la raison....

Mad. GROGNAC.

Mais, monsieur, entre nous, quand de votre façon

Vous aurez, s'il se peut encor, garçon ou fille,

Je n'irai point chez vous régler votre famille.

De vos enfans alors vous pourrez disposer

Tout à votre loisir, sans que j'aie y gloser.

(à Isabelle.)

Allons vite, rentrez. Faites ce qu'on ordonne.

SCENE V.

VALERE, LISETTE.

LISETTE.

La madame Grognac a l'humeur hérissée ;

Et je ne vois pas, moi, son esprit se porter

A l'hymen que tantôt vous vouliez contracter.

VALERE.

J'avois dessein de faire une double alliance ;
 Mais ce dédit fâcheux étourdit ma prudence.
 Léandre a pour Clarice un penchant dans le cœur ;
 Et si pour Isabelle il a feint quelqu'ardeur ,
 C'étoit pour obéir à la voix importune
 D'un oncle fort âgé , dont dépend sa fortune.

LISETTE.

La mère d'Isabelle est un diable en procès ;
 Je crains que notre amour n'ait un mauvais succès.

VALERE.

Le temps et la raison la changeront peut-être ;
 Et mon neveu pourra.... Mais je le vois paroître.

SCENE VI.

LE CHEVALIER, VALERE, LISETTE.

LE CHEVALIER, *riant*.

BON jour, mon oncle. Ah ! ah ! Lisette , te voilà !
 Je ne veux de ma vie oublier celui-là.

LISETTE, *au Chevalier*.

Faites-nous, s'il vous plaît, la grace de nous dire

Le sujet si plaisant qui vous excite à rire.

LE CHEVALIER.

Oh ! parbleu , si je ris , ce n'est pas sans sujet.
Léandre , ce rêveur , cet homme si distrait ,
Vient d'arriver en poste ici couvert de crotte :
Le bon est qu'en courant il a perdu sa botte ;
Et que , marchant toujours , enfin il s'est trouvé
Une botte de moins quand il est arrivé.

L I S E T T E.

De ces distractions il est assez capable.

LE CHEVALIER.

L'aventure est comique , ou je me donne au diable.
Mais ce n'est rien encor ; et son valet m'a dit ,
(Je le crois aisément) que le jour qu'il partit
Pour aller voir mourir son oncle en Normandie ,
Il suivit le chemin qui mène en Picardie ,
Et ne s'aperçut point de sa distraction
Que quand il découvrit les clochers de Noyon.

L I S E T T E.

Il a pris le plus long pour faire sa visite.

LE CHEVALIER, à Valère.

Fussiez-vous descendu du lugubre Héraclite

De père en fils, parbleu, vous rirez de ce trait.
 Vous faites le Caton; riez donc tout-à-fait,
 Mon oncle; allons gai, gai; vous avez l'air sauvage.

V A L E R E.

Vous, n'aurez-vous jamais celui d'un homme sage?
 Faudra-t-il qu'en tous lieux vos airs extravagans,
 Vos ris immodérés donnent à rire aux gens?

LE CHEVALIER.

Si quelqu'un rit de moi, moi, je ris de bien d'autres.
 Vous condamnez mes airs, et je blâme les vôtres;
 Et, dans ce beau conflit, ce que je trouve bon,
 C'est que nous prétendons avoir tous deux raison.
 Pour moi, je n'ai pas tort. Il faut bien que je rie
 De tout ce que je vois tous les jours dans la vie.
 Cette vieille qui va marchander des galans,
 Comme un autre feroit du drap chez les marchands;
 Cidalise, qu'on sait avoir l'ame si bonne.
 Qu'elle aime tout le monde et n'éconduit personne;
 Lucinde, qui, pour rendre un adieu plus touchant,
 Jusques sur la frontière accompagne un amant,
 Ne sont pas des sujets qui doivent faire rire?
 Parbleu, vous vous moquez.

V A L E R E.

Hé bien! votre satire
 S'exerce-t-elle

S'exerce-t-elle assez ? d'un trait envenimé
 Toujours l'honneur du sexe est par vous entamé.
 Celles dont vous vantez mille faveurs reçues,
 De vos jours bien souvent vous ne les avez vues.
 Sur ce cruel défaut ne changerez-vous point ?

LE CHEVALIER, *fait deux ou trois pas de ballet.*

Il ne prêche pas mal. Passez au second point,
 Je suis déjà charmé. Que dis-tu de ma danse,
 Lisette ?

L I S E T T E.

Vous dansez tout-à-fait en cadence.

V A L E R E.

Vous vous faites honneur d'être un franc libertin :
 Vous mettez votre gloire à tenir bien du vin ;
 Et lorsque, tout fumant d'une vineuse haleine,
 Sur vos pieds chancelans vous vous tenez à peine,
 Sur un théâtre alors vous venez vous montrer :
 Là parmi vos pareils on vous voit folâtrer ;
 Vous allez vous baiser comme des demoiselles ;
 Et, pour vous faire voir jusques sur les chandelles,
 Poussant l'un, heurtant l'autre, et comptant vos
 exploits,
 Plus haut que les acteurs vous élevez la voix ;
 Et tout Paris, témoin de vos traits de folie,
 Rit plus cent fois de vous que de la comédie.

LE DISTRAIT,
LE CHEVALIER.

Votre troisième point sera-t-il le plus fort ?
Soyez bref en tout cas , car Lisette s'endort ;
Moi, je bâille déjà.

V A L E R E.

Moi, votre train de vie
Cent fois bien autrement et me lasse et m'ennuie ;
Et je serai contraint de faire à votre sœur
Le bien que je voulois faire en votre faveur.
Votre père , en mourant , ainsi que votre mère ,
Vous laissèrent de bien une somme légère ;
Et pour vous établir le reste de vos jours ,
Vous devez de moi seul attendre du secours.

LE CHEVALIER.

Mais que fais-je donc tant, monsieur, ne vous déplaie,
Pour trouver ma conduite à tel excès mauvaise ?
J'aime, je bois, je joue, et ne vois en cela
Rien qui puisse attirer ces réprimandes-la.
Je me lève fort tard , et je donne audience
A tous mes créanciers.

L I S E T T E.

Oui ; mais en récompense ,
Vous donnez peu d'argent.

LE CHEVALIER.

De-là , je pars sans bruit ,
 Quand le jour diminue et fait place à la nuit ,
 Avec quelques amis , et nombre de bouteilles
 Que nous faisons porter pour adoucir nos veilles ,
 Chez des femmes de bien dont l'honneur est entier ,
 Et qui de leur vertu parfument le quartier.
 Là , nous passons la nuit d'une ardeur sans égale ;
 Nous sortons au grand jour pour ôter tout scandale ,
 Et chacun , en bon ordre , aussi sage que moi ,
 Sans bruit , au petit pas se retire chez soi.
 Cette vie innocente est-elle condamnée ?
 Ne faire qu'un repas dans toute une journée !
 Un malade , entre nous , se conduiroit-il mieux ?

L I S E T T E .

Vous êtes trop réglé.

LE CHEVALIER , à Valere.

Voyez-le par vos yeux.
 Nous sommes cinq amis que la joie accompagne ,
 Qui travaillons ce soir en bon vin de Champagne ,
 Vous serez le sixième , et vous paierez pour nous ;
 Car à cinq chevaliers , en nous cotisant tous ,
 Et ramassant écus , livres , deniers , oboles ,
 Nous n'avons encor pu faire que deux pistoles.

LE DISTRAIT,

L I S E T T E.

Heureux le cabaret, monsieur, qui vous attend !
 Vous voilà cinq seigneurs bien en argent comptant !

V A L E R E.

Mais n'êtes-vous pas fou...

LE CHEVALIER.

A propos de folie,
 Savez-vous que dans peu, monsieur, je me marie ?

(à Lisette)

Comment gouvernes-tu cet objet de mes vœux ?

L I S E T T E.

Monsieur...

LE CHEVALIER.

S'apprête-t-elle à couronner mes feux ?
 C'est un petit bijou que toute sa personne,
 Que je veux mettre en œuvre, et que j'affectionne :

(à Valere.)

Elle est jeune, elle est riche ; et de la tête aux pieds,
 Vous en seriez charmé, si vous la connoissiez.

V A L E R E.

Je la connois : mais vous, connoissez-vous sa mère ?
 Elle ne prétend pas songer à cette affaire.

LE CHEVALIER.

Elle ne prétend pas ! Il faut que nous voyions
 Qui des deux doit avoir quelques prétentions.
 Elle ne prétend pas ! parbleu , le mot me touche ;
 Je veux apprivoiser cet animal farouche.

L I S E T T E.

L'apprivoiser , monsieur ? Vous perdrez votre tems ,
 Et vous prendrez plutôt la lune avec les dents.

LE CHEVALIER, à *Lisette*.

Nous allons voir ; suis-moi.

V A L E R E.

Hé ! doucement , de grâce !

Ralentissez un peu cette amoureuse audace.
 A vous voir , on vous croit partir pour un assaut.
 Et chez les gens ainsi s'en va-t-on de plein saut ?

LE CHEVALIER.

Elle ne prétend pas ! Ah ! vous pouvez lui dire
 Que nous sommes instruits comme il faut se conduire ;
 Et nous savons la règle établie en tel cas.
 Je la trouve admirable , elle ne prétend pas !

V A L E R E.

Je n'épargnerai rien pour la rendre capable

De prendre à votre amour un parti convenable.
 Vous, cependant, tâchez avec des airs plus doux,
 A mériter le choix qu'on peut faire de vous.

LE CHEVALIER.

J'y penserai, mon oncle. Adieu.

SCENE VII.

LE CHEVALIER, LISETTE.

LE CHEVALIER.

TOI, fine mouche,
 Va conter mon amour à l'objet qui me touche.
 Une affaire à présent m'empêche de la voir :
 Je vais tâter du vin dont nous boirons ce soir
 Une ample effusion ; et cependant, la belle,
 Accepte ce baiser de moi pour Isabelle.

(*Il veut la baiser.*)

LISETTE.

Modérez les transports de vos convulsions,
 Je ne me charge point de vos commissions ;
 Donnez-les à quelqu'autre, ou faites-les vous-même.

LE CHEVALIER.

J'adore ta maîtresse, et je sens que je t'aime

Aussi par contre-coup.

L I S E T T E.

Monsieur , retirez-vous ,
Vous pourriez me blesser ; je crains les contre-coups.

S C E N E V I I I.

L I S E T T E , *seule.*

QUEL amant ! Pour raison importante il diffère
D'aller voir sa maîtresse : et quelle est cette affaire ?
Il va tâter du vin ! Ma foi , les jeunes gens ,
A ne rien déguiser , aiment bien en ce tems !
Heu ! les femmes déjà si souvent attrapées ,
Seront-elles encor par les hommes dupées ?
Aimera-t-on toujours ces petits vilains-la ?
Maudit soit le premier qui nous ensorcela !
Mais à bon chat bon rat ; et ce n'est pas merveille
Si les femmes souvent leur rendent la pareille.

F I N D U P R E M I E R A C T E.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

L I S E T T E , C A R L I N .

L I S E T T E .

A V E C plaisir, Carlin, je te vois dans ces lieux.

C A R L I N .

Fraîchement débarqué, je paroïs à tes yeux,
Et mes cheveux encor sont sous la papillote.

L I S E T T E .

Hé bien ! ton maître enfin a-t-il trouvé sa botte ?

C A R L I N .

Et qui diable déjà t'a conté de ses tours ?

L I S E T T E .

Je sais tout.

C A R L I N .

Il m'en fait bien d'autres tous les jours.
Hier encore, en mangeant un œuf sur son assiette,

Il prit, sans y songer, son doigt pour sa mouillette,
Et se mordit, morbleu, jusques au sang.

L I S E T T E.

Je crois

Qu'il n'y retourna pas une seconde fois.

C A R L I N.

Sortant d'une maison, l'autre jour, par bévue,
Pour son carosse il prit celui qui dans la rue
Se trouva le premier. Le cocher touche, et croit
Qu'il mène son vrai maître à son logis tout droit.
Léandre arrive, il monte, il va, rien ne l'arrête;
Il entre en une chambre où la toilette est prête,
Où la dame du lieu, qui ne s'endormoit pas,
Attendoit son époux couchée entre deux draps.
Il croit être en sa chambre; et, d'un air de franchise,
Assez diligemment il se met en chemise,
Prend la robe-de-chambre, met le bonnet de nuit;
Et bientôt il alloit se mettre dans le lit,
Lorsque l'époux arrive. Il tempête, il s'emporte;
Le veut faire sortir, mais non pas par la porte;
Quand mon maître étonné se sauva de ce lieu
Tout en robe-de-chambre, ainsi qu'il plut à Dieu.
Mais un moment plus tard, pour t'achever mon conte,
Le maître du logis en avoit pour son compte.

L I S E T T E.

Ton récit est charmant. Mais, raillerie à part,

Dis-moi, qu'avez-vous fait depuis votre départ ?

CARLIN.

Nous venons, mon enfant, de courre un bénéfice.

LISETTE.

Un bénéfice, toi ?

CARLIN.

Pour te rendre service.

Mais nos soins empressés ne nous ont rien valu ;
Et le diable a sur nous jeté son dévolu.

LISETTE.

Explique-toi donc mieux.

CARLIN.

Ah ! Lisette, j'enrage.

Notre espoir dans le port vient de faire naufrage.
Nous croyions hériter, du côté maternel,
D'un oncle : ah ! ciel ! quel oncle ! il est oncle éternel.
Nous attendions en paix que son ame à toute heure
Passât de cette vie en une autre meilleure ;
Nous le laissions mourir à sa commodité,
Quand, un beau jour enfin, le ciel, par charité,
A fait tomber sur lui deux ou trois pleurésies,
Qu'escortoient en chemin nombre d'apoplexies.
Nous partons aussitôt, faisant par-tout florès,

Sûrs de trouver déjà le bon-homme *ad patres*.
 Mais fol et vain espoir ! vermiseaux que nous sommes !
 Comme le ciel se rit des vains projets des hommes !
 Ecoute la noirceur de ce maudit vieillard.

L I S E T T E.

Vous êtes arrivés sans doute un peu trop tard ;
 Et quelqu'autre avant vous.....

C A R L I N.

Non.

L I S E T T E.

Il auroit peut-être
 En faveur de quelqu'un déshérité ton maître ?

C A R L I N.

Point.

L I S E T T E.

Il a déclaré , se voyant sur sa fin ,
 Quelqu'enfant provenu d'un hymen clandestin ?

C A R L I N.

Non. Il ne fit jamais d'enfans par avarice.

L I S E T T E.

Parle donc , si tu veux.

CARLIN.

Le vieillard, par malice,
Malgré nos vœux ardents n'a pas voulu mourir.

L I S E T T E.

Le trait est vraiment noir, et ne se peut souffrir.

CARLIN.

Par trois fois de ma main il a pris l'émétique,
Et je n'en donnois pas une dose modique;
J'y mettois double charge, afin que par mes soins
Le pauvre agonisant en languît un peu moins:
Mais par trois fois, le sort injuste, inexorable,
N'a point donné les mains à ce soin charitable;
Et le bon-homme enfin, à quatrevingt-neuf ans,
Malgré sa fièvre lente et ses redoublemens,
Sa fluxion, son rhume, et ses apoplexies,
Son crachement de sang, et ses trois trois pleurésies,
Sa goutte, sa gravelle, et son prochain convoi
Déjà tout préparé, se porte mieux que moi.

L I S E T T E.

Votre course n'a pas produit grand avantage.

CARLIN.

Nous en avons été pour les frais du voyage:

Mais nous avons laissé Poitevin tout exprès
 Pour prendre sur les lieux nos petits intérêts :
 Il doit de temps en temps nous donner des nouvelles ;
 Et nous nous conduirons par ses avis fidèles.

L I S E T T E.

Sans avoir donc rien fait, vous voilà de retour ?
 Je vous applaudis fort. Mais comment va l'amour ?
 Ton maître aime toujours ?

C A R L I N.

Cela n'est pas croyable.
 Je le vois pour Clarice amoureux comme un diable,
 C'est-à-dire beaucoup ; mais comme il est distrait,
 Son esprit se promène encor sur quelqu'objet.
 Le dédit que son oncle a fait pour Isabelle,
 Partage son amour, et le tient en cervelle.
 Je sais que ta maîtresse a de naissans appas,
 Et sur-tout de grands biens, que Clarice n'a pas ;
 Mais mon maître est fidèle, et son ame est pétrie.
 De la plus fine fleur de la galanterie :
 Il ne ressemble pas à quantité d'amans ;
 C'est un homme, morbleu, tout plein de sentimens.

L I S E T T E.

Mais, s'il aime Clarisse ensemble et ma maîtresse,
 Que puis-je faire, moi, pour servir sa tendresse ?

Les épousera-t-il toutes deux ?

CARLIN.

Pourquoi non ?

Il le fera fort bien en sa distraction.
 C'est un homme étonnant et rare en son espèce :
 Il rêve fort à rien, il s'égare sans cesse ;
 Il cherche, il trouve, il brouille, il regarde sans voir,
 Quand on lui parle blanc, soudain il répond noir ;
 Il vous dit non pour oui ; pour oui non ; il appelle
 Une femme, monsieur, et moi, mademoiselle ;
 Prend souvent l'un pour l'autre ; il va sans savoir où.
 On dit qu'il est distrait, mais, moi, je le tiens fou :
 D'ailleurs fort honnête homme, à ses devoirs austère,
 Exact et bon ami, généreux, doux, sincère,
 Aimant, comme j'ai dit, sa maîtresse en héros :
 Il est et sage et fou ; voilà l'homme en deux mots.

L I S E T T E.

Si Léandre ressent une tendresse extrême
 Pour Clarice, Isabelle est prise ailleurs de même ;
 Et pour le Chevalier son cœur s'est découvert.

CARLIN.

Tant mieux. Il nous faudra travailler de concert
 Pour détourner le coup de ce dédit funeste ;
 Et l'amour avec nous achèvera le reste.

L I S E T T E.

De tes soins empressés nous attendrons l'effet.

C A R L I N.

Soit. Adieu donc. Mon maître est dans son cabinet ;
Il m'attend. J'ai voulu, comme le cas me touche ,
Apprendre, en arrivant, ta santé par ta bouche.

L I S E T T E.

Je me porte là là : mais toi ?

C A R L I N.

Coussi, coussi.

En très-bonne santé j'arriverois ici,
Si je n'étois porteur d'une large écorchure.

L I S E T T E.

Bon ! c'est des postillons l'ordinaire aventure.
Jusqu'au revoir. Adieu, courrier malencontreux.

(Elle sort.)

C A R L I N.

Mon grand mal est celui que mon fait tes beaux yeux ;
Mon cœur est plus navré de ton humeur légère.

SCENE II.

CARLIN, *scul.*

CETTE friponne-la seroit bien mon affaire.
Mais mon maître paroît, il tourne ici ses pas.

SCENE III.

LEANDRE, CARLIN.

CARLIN.

IL rêve, il parle seul, et ne m'apperçoit pas.

LEANDRE, *se promenant sur le théâtre en rêvant, un de ses bas déroulé.*

Je ne sais si l'absence, aux amans peu propice,
Ne m'a point effacé de l'esprit de Clarice.
On en trouve bien peu de ces cœurs généreux
Qui, dans l'éloignement, sachent garder leurs feux.
Un moment les éteint, ainsi qu'il les fit naître.

CARLIN.

Me mettant face à face, il me verra peut-être.

LEANDRE *heurte Carlin sans s'en appercevoir.*

Je serois bien à plaindre , aimant comme je fais ,
Qu'un autre profitât du fruit de ses attraits.
Plus je ressens d'amour , plus j'ai d'inquiétude.
Je ne puis demeurer dans cette incertitude ;
Je veux entrer chez elle , et sans perdre de temps.
Carlin , va me chercher mon épée et mes gants.

C A R L I N.

J'y cours , et je reviens , monsieur , à l'heure même.

S C E N E I V.

LEANDRE , *seul.*

Je suis plus que jamais dans une peine extrême.
Si mon oncle fût mort , j'aurois , à mon retour ,
Disposé de mon cœur en faveur de l'amour.
Mais je vois tout d'un coup mon attente trompée.

SCENE V.

CARLIN, LEANDRE.

CARLIN.

JE ne trouve , monsieur , ni les gants ni l'épée.

LEANDRE.

Tu ne les trouve point ! Voilà comme tu fais !
Ce qu'on te voit chercher ne se trouve jamais.
Je te dis qu'à l'instant ils étoient sur ma table.

CARLIN.

Mais j'ai cherché par-tout , ou je me donne au diable.
Il faut donc qu'un lutin soit venu les cacher.
(*Il s'apperçoit que Léandre a son épée et ses gants.*)
Ah ! ah ! le tour est bon , et j'avois beau chercher.
Dormez-vous ? Veillez-vous ?

LEANDRE.

Quoi ! que veux-tu donc dire ?

CARLIN.

Fi donc , arrêtez-vous ; monsieur , voulez-vous rire ?
(*à part.*)
Il en tient un peu là. Sa présence d'esprit

A chaque instant du jour me charme et me ravit.

LEANDRE.

Mais dis-moi donc , maraud....

CARLIN.

Ah ! la belle équipée !

Hé ! sont-ce là vos gants ? Est-ce là votre épée ?

LEANDRE.

Ah ! ah !

CARLIN.

Ah ! ah !

LEANDRE.

Je rêve , et j'ai certain ennui....

CARLIN, *d part.*

Ce ne sera pas là le dernier d'aujourd'hui.

LEANDRE.

Tout autre objet , Carlin , met mon cœur au supplice.

Je veux bien l'avouer , je n'aime que Clarice.

Ma famille prétend , attendu mes besoins ,

Que j'épouse Isabelle , et je feins quelques soins.

Son bien me remettrait en fort bonne figure ;

Mais je brûle , Carlin , d'une flamme trop pure.

Biens , fortune , intérêt , gloire , sceptre , grandeur ,

Rien ne sauroit bannir Clarice de mon cœur ;
 Je ressens de la voir la plus ardente envie....
 Quelle heure est-il ?

CARLIN.

Il est six heures et demie.

LEANDRE.

Fort bien. Qui te l'a dit ?

CARLIN.

Comment qui me l'a dit ?

(à part.)

Palsembleu ! c'est l'horloge. Il perd ma foi l'esprit.

LEANDRE, *riant.*

Mais connois-tu comment la chose est avenue,
 Et par quel accident ma botte s'est perdue ?
 Je l'avois ce matin en montant à cheval.

CARLIN.

Riez, c'est fort bien fait, le trait est sans égal.
 Mais, à propos de botte, un sort doux et propice
 Tout à souhait ici vous amène Clarice.
 Mettez de grace un frein à votre vertigo,
 Et n'allez pas ici faire du *qui pro quo*.

SCÈNE VI.

CLARICE, LEANDRE, CARLIN.

LEANDRE, à Clarice.

J'ALLOIS m'offrir à vous, flatté de l'espérance
 D'adoucir les tourmens de près d'un mois d'absence.
 Vous êtes à mes yeux plus belle que jamais ;
 Chaque jour, chaque instant augmente vos attraits ;
 A chaque instant aussi mon amoureuse flamme

(à Carlin.)

Croît comme vos appas.... Un fauteuil à madame.
 (Carlin apporte un fauteuil, Léandre s'assied dessus.)

CLARICE.

Chaque amant parle ainsi : mais souvent de retour
 Il oublie avec lui de ramener l'amour.
 Notre sexe autrefois changeoit ; c'étoit la mode ;
 Le premier en amour il prit cette méthode :
 Les hommes ont depuis trouvé cela si doux,
 Qu'ils sont dans ce grand art bien plus savans que nous.

CARLIN, voyant que son maître a pris le fauteuil,
 apporte un tabouret à Clarice.

Madame, vous plaît-il de vous mettre à votre aise ?

Nous n'avons qu'un fauteuil , ici ne vous déplaie ;
Et mon maître s'en sert , comme vous pouvez voir.

C L A R I C E , *à Carlin.*

Je te suis obligé , et ne veux point m'asseoir.

(*à Léandre.*)

Si je vous aimois moins , je serois plus tranquille :
A m'alarmer toujours l'amour me rend habile ,
Je crains autant que j'aime , et mes foibles appas
Sur vos distractions ne me rassurent pas.
J'apprehende en secret que quelqu'amour nouvelle...

L E A N D R E .

Non , je n'aime que vous , adorable Isabelle.

C A R L I N , *bas à Léandre.*

Isabelle ! Clarice.

L E A N D R E

Et mes vœux les plus doux,
Sont de passer mes jours et mourir avec vous.
Isabelle....

C A R L I N , *bas à Léandre.*

Clarice.

L E A N D R E .

A pour moi mille charmes ;

L'amour prend dans ses yeux les plus puissantes armes ;
Isabelle est...

CARLIN, *bas à Léandre.*

Clarice.

LEANDRE.

A mes yeux un tableau
De tout ce que le ciel fit jamais de plus beau.

CLARICE, *à Carlin.*

Qu'entends-je ? justes dieux ! ton maître est infidèle ;
Son erreur me fait voir qu'il adore Isabelle.
Je suis au désespoir ; et je sens dans mon cœur
Mon amour outragé se changer en fureur.

LEANDRE, *sortant de sa rêverie.*

Quel sujet tout-à-coup vous a mis en colère ,
Madame ? Ce maraud a-t-il pu vous déplaire ?

CLARICE.

Si quelqu'un me déplaît en ce moment, c'est vous.

LEANDRE.

Moi ?

CLARICE.

Vous.

LE DISTRAIT,

LEANDRE.

Quoi ! je pourrais exciter ce courroux ?

CLARICE.

Vous êtes un ingrat , un lâche , un infidèle :
 Suivez , servez , aimez , adorez Isabelle.

LEANDRE, *à Carlin.*

Ah ! maraud , qu'as-tu dit ?

CARLIN.

Hé bien ! ne voilà pas ?

J'aurai fait tout le mal.

LEANDRE, *à Clarice.*

J'adore vos appas ,
 Et je veux que du ciel la vengeance et la foudre
 Me punisse à vos yeux , et me réduise en poudre ,
 Si mon cœur , tout à vous , adore un autre objet.

CARLIN.

Ne jurez pas , monsieur , vous êtes trop distrait.

CLARICE.

Vous aimez Isabelle ; et de quelle assurance
 Prononcez-vous un nom dont mon amour s'offense ?

LEANDRE,

LEANDRE.

J'ai parlé d'Isabelle ? Hé ! vous voulez , je crois ,
Eprouver mon amour , ou vous railler de moi.
Moi , parler devant vous d'autre que de vous-même ,
Vous , qui m'occupez seule , et que seule aussi j'aime !

CARLIN.

Il faudroit , par ma foi , qu'il eût perdu l'esprit.

LEANDRE.

De ce cruel soupçon ma tendresse s'aigrit ;
Vos yeux me sont garans qu'il ne m'est pas possible
Que pour quelqu'autre objet je devienne sensible.
Ah ! madame , à propos , vous avez quelque accès
Auprès du rapporteur que j'ai dans mon procès.
Ecrivez-lui , de grace , un mot pour mon affaire.

CLARICE.

Volontiers.

CARLIN.

A propos , est là fort nécessaire.

CLARICE.

Quels que soient vos discours pour me persuader ,
J'aime trop , pour ne pas toujours appréhender ;
Mais ces distractions qui vous sont naturelles ,

Me rassurent un peu de mes frayeurs mortelles.
 Je vous juge innocent , et crois que votre erreur
 Provient de votre esprit plus que de votre cœur.

LEANDRE.

Avec ces sentimens vous me rendez justice.

CARLIN, à Clarice.

Je suis sa caution , il n'a point de malice.
 Mais le dédit pourroit traverser vos desseins.

CLARICE.

Mon oncle , sur ce point , nous prêtera les mains ;
 Il aime fort mon frère , et toute son envie
 Seroit de voir un jour sa fortune établie :
 Pour lui-même , à la cour , il brigue un régiment.

LEANDRE.

Je m'offre à le servir pour avoir l'agrément.

CARLIN.

Tous à propos ici le voilà qui se montre.

SCENE VII.

LE CHEVALIER, LEANDRE, CLARICE,
CARLIN.

LE CHEVALIER, *embrassant Léandre.*

Hé! bon jour, mon ami. Quelle heureuse rencontre!

LEANDRE, *au Chevalier.*

(*à Carlin.*)

Monsieur, avec plaisir... Quel est cet homme-là?

CARLIN.

C'est le Chevalier.

LEANDRE.

Ah!

LE CHEVALIER.

Quoi! ma sœur, te voilà?

Je t'en sais fort bon gré. Viens-tu, par inventaire,
Du cœur de ton amant te porter héritière,

CLARICE.

Mais, dis-moi, seras-tu toujours fou, Chevalier?

LE DISTRAIT,
LE CHEVALIER.

C'est un charmant objet qu'un nouvel héritier,
Et le noir est pour moi la couleur favorite:
Un amant en grand deuil a toujours son mérite,
Et quand, comme Carlin, on seroit mal formé,
Du moment qu'on hérite, on est sûr d'être aimé.

CARLIN.

Comment! comme Carlin! sachez que, sans reproche,
Votre comparaison est odieuse, et cloche.
Chacun vaut bien son prix, Carlin, dans certains cas,
Pour certains chevaliers ne se donneroit pas.

LE CHEVALIER, *à Carlin.*

Tu te fâches, mon cher! il faut que je t'embrasse.
L'oncle a donc fait la chose enfin de bonne grace?
As-tu trouvé le coffre à ton gré copieux?
Ses écus, ses louis étoient-ils neufs ou vieux?

CARLIN, *au Chevalier.*

Nous n'y prenons pas garde; et toujours avec joie,
Nous recevons l'argent tel que Dieu nous l'envoie.

LE CHEVALIER.

(*Il chante.*)

Le bon-homme est donc mort! J'en ai bien du regret.

CLARICE.

Cela se voit assez.

CARLIN.

L'air vient fort au sujet.

LE CHEVALIER.

Je te le veux chanter ; j'en ai fait la musique
Et les vers, dont chacun vaut un poëme épique.

A I R.

« Je me console au cabaret

» Des rigueurs d'une Iris qui rit de ma tendresse,

» Là mon amour expire, et Bacchus en secret

» Succède aux droits de ma maîtresse.

» Là mon amour expire....

CARLIN.

Au cabaret, c'est-là mourir au champ d'honneur :

LE CHEVALIER, *chantant.*

» Et Bacchus en secret

» Succède, succède...

Ce bémol est il fin, et va-t-il droit au cœur ?

» Succède....

Qu'en dis-tu ?

Mais je dis que dans cet air si doux,
Bacchus est plus habile à succéder que nous.

LE CHEVALIER *répète.*

» Succède aux droits de ma maîtresse. »

(*à Léandre.*)

Que vous semble, monsieur, et de l'air et des vers ?

LE ANDRE, *sortant de la rêverie où il a été
pendant la scène, prend Clarice par le bras,
croyant parler au Chevalier, et la tire à un des
bouts du théâtre.*

Vos intérêts en tout m'ont toujours été chers ;
J'étois fort serviteur de monsieur votre père,
Et je veux vous servir de la bonne manière.

CLARICE, *à Léandre*

Je me sens obligée à votre honnêteté.

LE ANDRE, *craignant d'être entendu, la
ramène à l'autre côté du théâtre.*

Je crois que nous serions mieux de l'autre côté.

LE CHEVALIER, *fait le même jeu de
théâtre avec Carlin.*

J'ai de ma part aussi quelque chose à te dire.
Il faut nous divertir...

CARLIN.

Que diantre ! est-ce pour rire !

LEANDRE, *à Clarice.*

Je suis, comme l'on sait, assez bien près du roi ;
Je veux vous faire avoir un régiment.

CLARICE.

A moi ?

LEANDRE.

A vous-même.

LE CHEVALIER, *à Carlin.*

Ton maître au moins n'est pas trop sage !

CARLIN, *au Chevalier.*

D'accord. Il vous ressemble en cela davantage.

LEANDRE, *à Clarice.*

Vous avez du service, un nom, de la valeur.
Il faut vous distinguer dans un poste d'honneur.

CLARICE.

Mais regardez-moi bien.

LEANDRE.

Ah ! je vous fais excuse ;

Madame, et maintenant je vois que je m'abuse.
J'ai cru qu'au Chevalier....

LE CHEVALIER.

Ma sœur, un régiment!

CARLIN.

Ce seroit de milice un nouveau supplément :
Et, si chaque famille armoit une coquette,
Cette troupe, je crois, seroit bientôt complete.

LE CHEVALIER.

Cet homme-la, ma sœur, t'aime à perdre l'esprit.

CLARICE.

Je m'en flatte en secret, du moins, il me le dit.

LE CHEVALIER, à Léandre.

Je crois bien que vos vœux tendent au mariage :
Ma sœur en vaut la peine; elle est belle, elle est sage,

LEANDRE.

Ah! monsieur point du tout.

LE CHEVALIER.

Comment donc, point du tout?

Cette grace, cet air...

LEANDRE.

Il n'est point de mon goût.

LE CHEVALIER.

Cependant vous l'aimez ?

LEANDRE.

Oui, j'aime la musique ;

Mais si vous voulez bien qu'en ami je m'explique ,
Votre air n'a point ce tour tendre , agréable , aisé ;
Et le chant , entre nous , m'en paroît trop usé.

LE CHEVALIER.

Et qui vous parle ici de vers et de musique ?
Cet amant-la , ma sœur , est tout-à-fait comique ;

LEANDRE.

Vous chantiez à l'instant ; et ne parliez-vous pas
De votre air ?

LE CHEVALIER.

Non vraiment.

LEANDRE.

J'ai donc tort en ce cas ;

LE CHEVALIER.

Je vous entretenois ici de votre flamme ;

Et voulois pour ma sœur faire expliquer votre ame ;
Savoir si vous l'aimez.

LEANDRE.

Si je l'aime, grands dieux !
Ne m'interrogez point, et regardez ses yeux.

LE CHEVALIER.

Vous avez le goût bon. Si je n'étois son frère,
Près d'elle on me verroit bien loin pousser l'affaire ;
Mais je suis pris ailleurs. Près d'un objet vainqueur
Je fais à petit bruit mon chemin en douceur.
J'ai jusqu'ici conduit mon affaire en silence ;
J'abhorre le fracas, le bruit, la turbulence ;
Et je vais pour chercher cet objet de mes feux.

SCENE VIII.

LEANDRE, CARLIN, CLARICE.

LEANDRE, à Clarice.

PUISQUE vous desirez si tôt quitter ces lieux,
Souffrez donc, s'il vous plaît, que je vous reconduise.
(Il met un gant, et présente à Clarice la main qui
est nue.)

CARLIN, à Léandre.

Vous donnez une main pour l'autre par méprise.

LEANDRE ôte le gant qu'il avoit.

Il est vrai.

CLARICE, à Léandre.

Demeurez, et ne me suivez pas.

LEANDRE.

Je veux jusques chez vous accompagner vos pas.

(Il donne la main à Clarice jusqu'au milieu du
tréaire, et la quitte pour parler à Carlin.)

CLARICE sort.

SCENE IX.

LEANDRE, CARLIN.

LEANDRE.

J'AI, Carlin, en secret, un ordre à te prescrire ;
Ecoute... Je ne sais ce que je voulois dire...
Va chez mon horloger, et reviens au plutôt...
Prends de ce tabac... Non, tu n'iras que tantôt.

Le beau secret, ma foi!

SCENE X.

LE CHEVALIER, LEANDRE, CARLIN.

LEANDRE, *retourne pour donner la main à Clarice, et la donne au Chevalier.*

SOUFFREZ ici sans peine
Qu'à votre appartement, madame, je vous mène,
LE CHEVALIER, *contrefaisant la voix de femme.*

Vous êtes trop honnête, il n'en est pas besoin.

LEANDRE, *s'apercevant qu'il parle au Chevalier.*

Vous êtes encor là! je vous cherchois bien loin.
Je cherchois votre sœur, et ma peine est extrême....

LE CHEVALIER.

Vous ne vous trompez pas, c'est une autre elle-même.
Mais si jamais, monsieur, vous êtes son époux,
Dans vos distractions défiez-vous de vous.

Une

Une femme suffit, tenez-vous à la vôtre ;
 N'allez pas , par méprise , en conter à quelqu'autre.
 Ma sœur n'est pas ingrate ; et , sans égard aux frais ,
 Elle vous le rendroit avec les intérêts.
 Adieu , monsieur. Je suis tout à votre service.

SCENE XI.

LEANDRE, CARLIN.

LEANDRE.

Je cherche vainement , et ne vois point Clarice.

CARLIN.

N'étant pas en ce lieu vous ne sauriez la voir.

LEANDRE.

Ah ! mon pauvre Carlin , je suis au désespoir.
 Que je suis malheureux ! Contre moi tout conspire.
 J'avois dans ce moment cent choses à lui dire.
 Ne perdons point de temps ; sortons , suivons ses pas ;
 Je ne suis plus à moi quand je ne la vois pas.

CARLIN.

Et quand vous la voyez , c'est cent fois pis encore.

SCENE XII.

CARLIN, *seul.*

IL auroit bien besoin de deux grains d'ellébore.
Il étoit moins distrait hier qu'il n'est aujourd'hui :
Cela croît tous les jours. Je me gêne avec lui.
On m'a toujours bien dit qu'il falloit dans la vie
Fuir autant qu'on pouvoit mauvaise compagnie :
Mais je l'aime, et je sais qu'un cœur qui n'est point
faux ,
Doit aimer ses amis avec tous leurs défauts.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

GRACE au ciel, à la fin vous quittez la toilette ?
Votre mère aujourd'hui doit être satisfaite.
De notre diligence on peut se prévaloir ;
Il n'est encore au plus que sept heures du soir.

ISABELLE.

Il me semble pourtant que j'aurai peine à plaire ,
Et je n'ai pas les yeux si vifs qu'à l'ordinaire.
Ma mère en est la cause ; et ce qu'elle me dit
Me brouille tout le teint , me sèche et m'enlaidit.

LISETTE.

Elle enrage à vous voir si grande et si bien faite.
La loi devrait contraindre une mère coquette ,
Quand la beauté la quitte , ainsi que les amans ,
Et qu'elle a fait sa charge environ cinquante ans ,
D'abjurer la tendresse , et d'avoir la prudence
De faire recevoir sa fille en survyance.

I S A B E L L E.

Que ce seroit bien fait ! Car enfin , en amour ,
Il faut , n'est-il pas vrai , que chacun ait son tour ?

L I S E T T E.

Oui , la chanson le dit. Dites-moi , je vous prie ,
Si pour le Chevalier votre ame est attendrie.
Est-ce estime ? Est-ce amour ?

I S A B E L L E.

Oh ! je n'en sais pas tant.

L I S E T T E.

Mais encor ?

I S A B E L L E.

Je ne sais si ce que mon cœur sent
Se peut nommer amour ; mais enfin , je t'avoue
Que j'ai quelque plaisir d'entendre qu'on le loue :
Par un destin puissant , et des charmes secrets ,
Je me trouve attachée à tous ses intérêts ;
Je rougis , je pâlis , quand il s'offre à ma vue ;
S'il me quitte , des yeux je le suis dans la rue.
Mais que te dis-je , hélas ! Mon cœur par-tout le suit,
Ses manières , son air occupent mon esprit ;
Et souvent quand je dors , d'agréables mensonges
M'en présentent l'image au milieu de mes songes
Est-ce estime ? Est-ce amour ?

L I S E T T E.

C'est ce que vous voudrez ;

Mais enfin , c'est un mal dont vous ne guérez
 Qu'avec un récipé d'un hymen salutaire ,
 Et je veux m'employer à finir cette affaire.
 Le Chevalier , tout franc , est bien mieux votre fait.
 Léandre a de l'esprit , mais il est trop distrait.
 Il vous faut un mari d'une humeur plus fringante ,
 Léger dans ses propos , qui toujours danse , chante ;
 Qui vole incessamment de plaisirs en plaisirs ,
 Laisant vivre sa femme au gré de ses desirs ;
 S'embarrassant fort peu si ce qu'elle dépense
 Vient d'un autre ou de lui. C'est cette nonchalance
 Qui nourrit la concorde , et fait que dans Paris ,
 Les femmes , plus qu'ailleurs , adorent leurs maris.

I S A B E L L E.

Tu sais bien que ma mère est d'une humeur étrange ;
 Crois-tu que son esprit à ce parti se range ?
 Elle m'a défendu de voir le Chevalier.

L I S E T T E.

Sans se voir on ne peut pourtant se marier.
 Ne vous alarmez point : nous trouverons peut-être
 Quelque moyen heureux que l'amour fera naître ,
 Qui pourra tout d'un coup nous tirer d'embarras.
 Un sort heureux déjà conduit ici ses pas.

SCENE II.

ISABELLE, LE CHEVALIER,
LISETTE.

LE CHEVALIER, *dansant et sifflant*, à Isabelle.

JE vous trouve à la fin. Ah ! bon jour, ma princesse,
Vous avez aujourd'hui tout l'air d'une déesse ;
Et la mère d'Amour, sortant du sein des mers,
Ne parut point si belle aux yeux de l'univers,
De votre amour pour moi je veux prendre ce gage.

(*Il lui baise la main.*)

ISABELLE.

Monsieur le Chevalier...

LISETTE, *au Chevalier.*

Allons donc, soyez sage.

Comme vous débutez !

LE CHEVALIER, à Lisette.

Nous autres gens de cour,
Nous savons abrégier le chemin de l'amour.
Voudrais-tu donc me voir en amoureux novice,
De l'amour à ses pieds apprendre l'exercice ?

Pousser de gros soupirs , serrer les bouts des doigts ?
Je ne fais point , morbleu , l'amour comme un bourgeois ;

(à Isabelle.)

Je vais tout droit au cœur. Le croiriez vous , la belle !
Depuis dix ans et plus , je cherche une cruelle ,
Et je n'en trouve point , tant je suis malheureux !

L I S E T T E.

Je le crois bien , monsieur , vous êtes dangereux ?

LE CHEVALIER, à Isabelle.

J'ai bien bu cette nuit ; et , sans fanfaronades ,
A votre intention j'ai vuïdé cent rasades (*).

On trouve les vers suivans dans la première édition de cette pièce.

* Mon feu , qui dans le vin s'éteint le plus souvent ,
Reprend vigueur pour vous et s'irrite en buvant.
Il fait , parbleu , bien chaud.

(Il ôte sa perruque et la peigne.)

L I S E T T E.

La manière est plaisante ?
Vous voulez nous montrer votre tête naissante :
Ce regain de cheveux est encor bon à voir.

LE DISTRAIT,

Ah ! le verre à la main , qu'il faisoit beau nous voir !
Il fait parbleu grand chaud.

ISABELLE.

Voulez-vous vous asseoir ?

Lisette, des fauteuils.

LE CHEVALIER.

Point de fauteuil , de grace.

ISABELLE.

Oh ! monsieur , je sais bien....

LE CHEVALIER.

Un fauteuil m'embarrasse.

Un homme la dedans est tout enveloppé ;
Je ne me trouve bien que dans un canapé.

(à Lisette.)

Fais-m'en approcher un pour m'étendre à mon aise.

LISETTE.

Tenez-vous sur vos pieds , monsieur , ne vous déplaie.
J'enrage quand je vois des gens , qu'à tout moment

ISABELLE, au Chevalier.

Vous êtes mal debout , voulez-vous vous asseoir ?

Il faudroit étayer comme un vieux bâtiment ,
Couchés dans des fauteuils , barrer une ruelle.
Et mort non de ma vie ! une bonne escabelle.
Soyez dans le respect. Nos pères autrefois
Ne s'en portoient que mieux sur des meubles de bois.

ISABELLE.

Paix donc , ne lui dis rien , Lisette , qui le blesse.

LISETTE , à Isabelle.

Bon ! bon ! il faut apprendre à vivre à la jeunesse.

LE CHEVALIER.

Lisette est en courroux. Ça , changeons de discours ,
Comment suis-je avec vous ? M'adorez-vous toujours ?
Cette maman encor fait-elle la hargneuse ?
C'est un vrai porc-épic.

ISABELLE.

Elle es toujours grondeuse :
Elle m'a depuis peu défendu de vous voir.

LE CHEVALIER.

De me voir ? Elle a tort. Sans me faire valoir ,
Je prétends vous combler d'une gloire parfaite ;
Car ce n'est qu'en mari que mon cœur vous souhaite.

ISABELLE.

En mari ! Mais , monsieur , vous êtes Chevalier :

Ces gens-la ne sauroient , dit-on , se marier.

LE CHEVALIER.

Quel abus ! Nous faisons tous les jours alliance
Avec tout ce qu'on voit de femmes dans la France.

L I S E T T E , *entendant Mad. Grognac.*

Ah ! madame Grognac !

I S A B E L L E.

Ah ! monsieur , sauvez-vous.

Sortez. Non , revenez.

L I S E T T E.

Où nous cacherons-nous ?

LE CHEVALIER.

Laissez , laissez-moi seul affronter la tempête.

L I S E T T E.

Ne vous y jouez pas. Il me vient dans la tête
Un dessein qui pourra nous tirer d'embarras.
Elle sait votre nom , mais ne vous connoît pas ;
Nous attendons un maître en langue italienne ,
Faites ce maître-la , pour nous tirer de peine.

I S A B E L L E.

Elle approche , elle vient. O ciel !

LE CHEVALIER.

C'est fort bien dit.

En cette occasion j'admire ton esprit,
J'ai par bonheur été deux ans en Italie.

SCENE III.

Mad. GROGNAC, ISABELLE,
LE CHEVALIER, LISETTE.

Mad. GROGNAC, *à Isabelle.*

AH ! vraiment, je vous trouve en bonne compagnie ?
Quel est cet homme-la ?

LISETTE.

Ne le voit-on pas bien ?
C'est, comme on vous a dit, ce maître italien
Qui vient montrer sa langue.

Mad. GROGNAC.

Il prend bien de la peine.
Ma fille, pour parler, n'a que trop de la sienne,
Qu'elle apprenne à se taire, elle fera bien mieux.

LE CHEVALIER, *à Isabelle.*

Un grand homme disoit que s'il parloit aux dieux,

Ce seroit espagnol ; italien aux femmes ;
 L'amour par son accent se glisse dans leurs ames :
 A des hommes , français ; et suisse à des chevaux.
Das dich der donder schaleq.

L I S E T T E.

Ah ! juste ciel , quels mots !

Mad. GROGNAC.

Comme je ne veux point qu'elle parle à personne ,
 Sa langue lui suffit , et je la trouve bonne.

LE CHEVALIER, à *Isabelle.*

Or je vous disois donc tantôt que l'adjectif
 Devoit être d'accord avec le substantif,
Isabella bella , c'est vous , belle *Isabelle.*

(*bas.*)

Amante fedele , c'est moi , l'amant fidèle ,
 Qui veut toute sa vie adorer vos appas.

(*Mad. Grognac s'approche pour écouter.*)

LE CHEVALIER, *haut* , à *Isabelle.*

Il faut les accorder en genre , en nombre , en cas.

Mad. GROGNAC, au *Chevalier.*

Tout votre italien est plein d'impertinence.

LE CHEVALIER, à *Mad. Grognaç.*

Ayez pour la grammaire un peu de révérence.

(à *Isabelle.*)

Il faut présentement passer au verbe actif;

Car moi, dans mes leçons, je suis expéditif.

Nous allons commencer par le verbe *amo*, j'aime.

Ne le voulez-vous pas ?

ISABELLE.

Ma joie en est extrême.

LISSETTE, au *Chevalier.*

Elle a pour vos leçons l'esprit obéissant.

LE CHEVALIER, à *Isabelle.*

Conjuguez avec moi, pour bien prendre l'accent.

Io amo, j'aime.

ISABELLE.

Io amo, j'aime.

LE CHEVALIER.

Vous ne le dites pas du ton que je demande.

(à *Mad. Grognaç.*)

Vous me pardonnez bien si je la réprimande.

(à *Isabelle.*)

Il faut plus tendrement prononcer ce mot-là :

Io amo, j'aime.

LE DISTRAIT,

ISABELLE, *fort tendrement.**Io amo, j'aime.*

LE CHEVALIER.

Le charmant naturel, madame, que voilà !
 Aux dispositions qu'elle m'a fait paroître,
 Elle en saura bientôt trois fois plus que son maître.

(à Isabelle.)

Je suis charmé. Voyons si d'un ton naturel,
 Vous pourrez aussi bien dire le pluriel.

Mad. GROGNAC.

Elle en dit déjà trop, monsieur ; et dans les suites,
 Il faudra, s'il vous plaît supprimer vos visites.

LE CHEVALIER.

J'ai trop bien commencé pour ne pas achever.

SCENE IV.

VALERE, LE CHEVALIER, Mad. GROGNAC,
ISABELLE, LISETTE.

VALERE, *au Chevalier.*

AH! je suis, mon neveu, ravi de vous trouver.

(*à Mad. Grognac.*)

Madame, vous voyez, sans trop de complaisance,
Un gentilhomme ici d'assez belle espérance;
Et s'il pouvoit vous plaire, il seroit trop heureux.

LISETTE, *à part.*

Que le diable t'emporte!

ISABELLE, *à part.*

Ah! contre-temps fâcheux!

Mad. GROGNAC, *à Valère.*

Votre neveu? Comment?

VALERE.

Il a su se produire,
Et n'a pas eu besoin de moi pour s'introduire.

Mad. GROGNAC, *au Chevalier*

Vous n'êtes pas, monsieur, un maître italien?

Lui ? c'est le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Il est vrai, j'en conviens ;
Cela n'empêche pas que , dans quelques familles ,
Je ne montre par fois l'italien aux filles.

Mad. GROGNAC , à Isabelle.

Comment , impertinente !

LE CHEVALIER , à Mad. Grognac.

Ah ! point d'emportement.

Mad. GROGNAC , à Isabelle.

Après vous avoir dit....

LE CHEVALIER , à Mad. Grognac.

Madame, doucement.

N'allez pas , devant moi , gronder mes écolières ,

Mad. GROGNAC , au Chevalier.

Mélez-vous , s'il vous plaît , monsieur , de vos affaires.

(à Isabelle.)

Lorsque je vous défends....

LE CHEVALIER , à Mad. Grognac.

Pour calmer ce courroux ,

J'aime mieux vous baiser, maman.

Mad. GROGNAC, *au Chevalier.*

Retirez-vous.

Je ne suis point, monsieur, femme que l'on plaise.

LE CHEVALIER, *prend Mad. Grognac par la main, chante, et la fait danser par force.*

Je veux que nous dansions ensemble une courante.

VALERE, *les séparant, et mettant le Chevalier dehors.*

C'est trop pousser la chose; allons, retirez-vous.

SCENE V.

VALERE, Mad. GROGNAC, ISABELLE;
LISSETTE.

VALERE, *à Mad. Grognac.*

ET vous, pour éviter de vous mettre en courroux,
Dans votre appartement rentrez, je vous en prie.

Mad. GROGNAC, *s'en allant.*

Ouf, ouf, je n'en puis plus.

SCENE VI.

VALERE, ISABELLE, LISETTE,

LISETTE, à Valère.

MAIS quelle étourderie ?

Pour éviter le bruit, j'avois trouvé moyen
De le faire passer pour maître italien,
Et vous êtes venu...

VALERE.

Mon imprudence est haute ;
Mais je veux sur-le-champ réparer cette faute.
Je m'en vais la rejoindre, et tâcher de calmer
Son esprit violent, prêt à se gendarmer.

(Il sort.)

SCENE VII.

LISETTE, ISABELLE.

LISETTE.

VOILA, je vous l'avoue, une fâcheuse affaire.

ISABELLE.

N'as-tu pas ri, Lisette, à voir danser ma mère ?

L I S E T T E.

Comment donc ! vous riez, et vous ne craignez pas
La foudre toute prête à tomber en éclats ?

I S A B E L L E.

Laissons pour quelque temps passer ici l'orage.
Léandre vient ; il faut nous ranger du passage.
Écoutons un moment ; nous n'oserions sortir,
De ses distractions il faut nous divertir ;
Il ne manquera pas d'en faire ici paroître.

L I S E T T E.

Je le veux. Demeurons sans nous faire connoître.
Écoutons.

S C E N E V I I I.

LEANDRE, CARLIN, ISABELLE
et LISETTE *dans le fond du théâtre.*

L E A N D R E.

Dou viens-tu ? parle donc, réponds-moi.
Je ne vois jamais, quand j'ai besoin de toi.

C A R L I N.

J'exécute vos ordres avec zèle, ou je meure.

Vous avez oublié que , depuis un quart-d'heure ;
De dix commissions il vous plut me charger.
J'ai vu le rapporteur , le tailleur , l'horloger ,
Et voilà votre montre enfin raccommodée ,
Elle sonne à présent.

LEANDRE , *prenant la montre.*

Il me l'a bien gardée.

CARLIN.

Vous m'aviez commandé de même d'acheter
De bon tabac d'Espagne , en voilà pour goûter.

LEANDRE *prend le papier où est le tabac.*

Voyons.

CARLIN.

C'est du meilleur qu'on puisse jamais prendre ,
Dont on frauda les droits en revenant de Flandre.

LEANDRE *jette la montre croyant jeter le tabac.*

Quel horrible tabac ! Tu veux m'empoisonner.

CARLIN

La montre ! Ah ! voilà bien pour la faire sonner !
Quelle distraction , monsieur , est donc la vôtre ?

LEANDRE.

Oh ! jen'y pensois pas , j'ai jeté l'un pour l'autre.

C A R L I N.

Ne vous voilà pas mal ! La montre cette fois
Va revoir l'horloger tout au moins pour six mois.

L E A N D R E.

Cours à l'appartement de l'aimable Clarice ,
Sache si pour la voir le moment est propice ;
Peins-lui bien mon amour , et quel est mon chagrin
D'avoir manqué tontôt à lui donner la main.
Va vite , cours , reviens.}

C A R L I N , *mettant la montre à son oreille.*

La montre est toute en pièces.
Vous devriez , monsieur , exercer vos largesses ,
Et m'en faire présent...

L E A N D R E.

Va donc , ne tarde pas.
Je t'attends.

C A R L I N.

J'obéis , et reviens sur mes pas.

SCENE IX.

LEANDRE, ISABELLE.

ISABELLE.

APPROCHONS-NOUS.

LEANDRE, *croyant parler à Carlin, et sans voir Isabelle et Lisette.*

Carlin, j'attends tout de ton zèle.
 Si Clarice venoit à parler d'Isabelle,
 Dis-lui bien que mon cœur n'en fut jamais touché;
 Par de plus nobles nœuds je me sens attaché.
 Isabelle est jolie; au reste, peu capable
 De fixer le penchant d'un homme raisonnable.
 Malgré les faux dehors de sa simplicité,
 Elle est coquette au fond.

LISETTE, *à Isabelle.*

La curiosité

Vous pourra coûter cher, aux sentimens qu'il montre.

LEANDRE, *croyant répondre à Carlin.*

Mais me parleras-tu toujours de cette montre?
 Hé bien! c'est un malheur. Fais-lui bien concevoir

Qu'Isabelle sur moi n'eut jamais de pouvoir,
 Et que mon oncle en vain veut faire une alliance
 Dont mon amour murmure, et dont mon cœur
 s'offense,

ISABELLE.

Il ne m'aime pas trop, Lisette.

LEANDRE, *croyant répondre à Carlin.*

Oui, l'on le dit.

Cette Lisette-la lui tourne mal l'esprit;
 C'est une babillarde, en intrigues habile,
 Et qui, dans un besoin, pourroit montrer en ville.

LISETTE, *à Isabelle.*

Voilà donc mon paquet, et vous le vôtre aussi.
 Lui dirai-je à la fin, que vous êtes ici ?

LEANDRE.

Oui, tu pourras lui dire. Avec impatience
 J'attendrai ton retour; va, cours en diligence.
 Que les hommes sont fous d'empoisonner leurs jours
 Par des dégoûts cruels qu'ils ont dans leurs amours!
 Je savoure à longs traits le poison qui me tue.

LISETTE.

C'est pendant trop de temps nous cacher à sa vue:
 Et je veux l'attaquer. Monsieur, si par hasard

Vous vouliez bien sur nous jeter quelque regard....

LEANDRE, *sans les voir.*

Sans ce fâcheux dédit qui vient troubler ma joie,
Je passerois des jours filés d'or et de soie.

L I S E T T E.

Vous voulez bien, monsieur, me permettre, à mon
tour,
De vous féliciter sur votre heureux retour?

LEANDRE, *sans les voir.*

Au pouvoir de l'amour c'est en vain qu'on résiste.

L I S E T T E.

Monsieur, par charité....

LEANDRE, *sans les voir.*

Que le ciel vous assiste.

L I S E T T E.

Sommes-nous donc déjà des objets de pitié?

(à Isabelle.)

De tout ce qu'on me dit vous êtes de moitié.

(à Léandre.)

Tournez les yeux sur nous.

(Elle le tire par la manche.)

LEANDRE.

LEANDRE

Ah ! te voilà , Lisette !

L I S E T T E .

Et ma maîtresse aussi.

L E A N D R E , à Isabelle.

Que ma joie est parfaite !

Jamais rien de plus beau ne s'offrit aux regards ;
Les amours près de vous volent de toutes parts.
Aux coups de vos beaux yeux qui pourroit se soustraire ?
Et qu'on seroit heureux si l'on pouvoit vous plaire !

I S A B E L L E , à Léandre,

Bon ! votre cœur pour moi ne fut jamais touché ;
Par de plus nobles nœuds vous êtes attaché :
Je suis un peu jolie ; au reste peu capable
De fixer le penchant d'un homme raisonnable :
Malgré les faux dehors de ma simplicité ,
Je suis coquette au fond.

L E A N D R E .

C'est une fausseté,

Lisette , tu devrois , dans le soin qui t'anime ,
Lui faire prendre d'elle une plus juste estime :
Tu gouverne son cœur.

Oui, quelqu'un me l'a dit.

Cette Lisette-la lui tourne mal l'esprit.
C'est une babillarde, en intrigues habile ;
Et qui pourroit montrer, en un besoin, en ville.
Votre panégyrique a pour nous des appas.
Quel peintre ! Par ma foi, vous ne nous flattez pas.

L E A N D R E , *à part.*

Ah ! maraud de Carlin, dans peu ton imprudence
Recevra de ma main sa juste récompense.

L I S E T T E .

J'entends venir quelqu'un. Ah ! ciel ! quel embarras !
C'est madame Grognac qui revient sur ses pas.

I S A B E L L E .

Lisette, que dis-tu ?

L I S E T T E .

Votre mère en personne.

I S A B E L L E .

Quel parti prendre, ô ciel ! Je tremble, je frissonne.
Sa brusque humeur sur nous pourroit bien éclater :
Aidez-moi, s'il vous plaît, monsieur, à l'éviter.

LEANDRE.

Vous cacher à ses yeux est chose assez facile,
Mon cabinet pour vous doit être un sûr asyle;
Entrez-y.

ISABELLE.

Volontiers. Mais que personne au moins
Ne puisse nous y voir.

*(Isabelle et Lisette entrent dans le cabinet de
Léandre.)*

LEANDRE.

Fiez-vous à mes soins.

SCENE X.

Mad. GROGNAC, LEANDRE.

Mad. GROGNAC.

JE ne la trouve point. Monsieur, où donc est-elle?

LEANDRE.

Qui, madame?

Mad. GROGNAC.

Ma fille.

LE DISTRAIT,

LEANDRE.

Hé ! qui donc ?

Mad. GROGNAC.

Isabelle.

Que j'aurois du plaisir, avec deux bons soufflets,
 A venger pleinement les affronts qu'on ma faits !
 Mais je ne perdrai pas ici toute ma peine,
 Puisqu'il faut aussi-bien que je vous entretienne,
 Et vous dise en deux mots que je veux, dès ce jour,
 Votre oncle vif ou mort, terminer votre amour.
 Vous savez ses desseins, et qu'un dédit m'engage,
 Monsieur, à vous donner ma fille....

LEANDRE.

En mariage ?

Mad. GROGNAC.

Comment donc ? Oui, monsieur, en mariage, oui ;
 Et je prétends, de plus, que ce soit aujourd' hui.
 Je ne puis plus long-temps voir traîner cette affaire,
 Et je vais ordonner qu'on m'amène un notaire :
 C'est un point résolu, monsieur, dans mon cerveau.
 La garde d'une fille est un trop lourd fardeau.

SCENE XI.

LEANDRE, *seul.*

Ce dédit m'embarrasse et me tient en cervelle.

SCENE XII.

CARLIN, CLARICE,
LEANDRE.

J'AI fait ce que vos feux attendoient de mon zèle,
Et j'emmène Clarice.

LEANDRE.

Ah ! madame, en ces lieux
Quel bonheur tout nouveau vous présente à mes yeux ?

CLARICE.

Malgré votre dédit, je viens ici vous dire
Que mon oncle à vos vœux est tout prêt à souscrire.
Mon cœur en est charmé ; mais je crains votre humeur,
Et qu'une autre que moi ne règne en votre cœur.

LEANDRE.

Ces soupçons mal fondés me font trop d'injustice ;
Et je n'aime que vous, adorable Clarice.

SCENE XIII.

LEANDRE, CLARICE, CARLIN,
UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS, à *Clarice*.

MON maître ici m'envoie avec ce mot d'écrit.

(*Il sort.*)

(*Clarice lit.*)

CARLIN, au *Laquais qui sort*.

Ce petit joufflu-la montre avoir de l'esprit.

SCENE XIV.

LEANDRE, CLARICE,
CARLIN.

CLARICE, à *Léandre*.

DE votre rapporteur je reçois cette lettre :
Vous pouvez de ses soins bientôt tout vous promettre.
Je vous quitte un moment, et je monte là-haut
Pour lui faire réponse, et reviens au plutôt.

LEANDRE, *l'arrêtant.*

Si dans mon cabinet vous vouliez bien écrire,
Vous auriez plutôt fait.

CLARICE.

Je craindrois de vous nuire.

LEANDRE.

Vous me ferez plaisir, madame, assurément.

CLARICE.

Puisque vous le voulez, j'en use librement.
Je vais le supplier de vous faire justice,
Et de continuer à vous rendre service.
J'aurai fait en deux mots.

SCENE XV.

LEANDRE, CARLIN.

CARLIN.

Vos feux sont en bon train ;
Je vous vois bientôt prêts à vous donner la main :
Le ciel jusques au bout nous garde de disgrâce !

SCENE XVI.

LISETTE, LEANDRE, CARLIN.

LESETTE, *dans le cabinet.*

SORTONS, sortons, madame; il faut quitter la place.

SCENE XVII.

LEANDRE, CARLIN.

CARLIN.

DANS votre cabinet, monsieur, j'entends du bruit.
 Que veut dire cela? N'est-ce point un esprit
 Qui lutine Clarice?

LEANDRE.

Ah! je vois ma méprise.
 Carlin, tous est perdu; j'ai fait une sottise.
 En plaçant-là Clarice, en mon esprit distrait,
 Je n'ai pas réfléchi que dans ce même endroit
 J'avois mis Isabelle.

CARLIN.

Isabelle! Ah! j'enrage.

Nous allons bientôt voir arriver du carnage.
Etes-vous fou , monsieur ?

SCENE XVIII.

ISABELLE, CLARICE, LISETTE
LEANDRE, CARLIN.

CARLIN.

MAIS qu'est ce que je vois ?
Quelle prospérité ! Pour une en voilà trois.

ISABELLE, *à Clarice.*

Vous pouvez dans ce lieu tout à votre aise écrire,
Et tant qu'il vous plaira ; pour moi je me retire.

CLARICE.

* Non pas , c'est moi qui sors , et le laisse avec vous.

*On trouve les vers suivans dans la première édition
de cette pièce.*

* Vous avez eu le temps , pour vous , tout à loisir ,
D'y pouvoir , sans témoins , remplir votre desir.

LEANDRE.

Le hasard , etc.

Je sais qu'on ne doit pas troubler un rendez-vous.

LEANDRE.

Le hasard, malgré moi, dans ce lieu vous assemble.
Mon dessein n'étoit point de vous y mettre ensemble.

(à Isabelle.)

Votre mère tantôt....

ISABELLE.

Je suis au désespoir.

LEANDRE, à Clarice.

Madame, vous saurez....

CLARICE.

Je ne veux rien savoir.

LEANDRE, à Isabelle.

Je n'ai pas réfléchi que.....

ISABELLE, s'en allant.

Vous êtes un traître.

SCENE XIX.

LEANDRE, CLARICE, LISETTE,
CARLIN.

LEANDRE, *à Clarice.*

LE hasard...

CLARICE, *s'en allant.*

Devant moi gardez-vous de paroître.

SCENE XX.

LISETTE, LEANDRE, CARLIN.

LISETTE, *à Carlin.*

TU nous as fait le tour ; mais vingt coups de bâton ,
Dans peu , monsieur Carlin , nous en feront raison.

(*Elle sort.*)

SCENE XXI.

CARLIN, LEANDRE.

CARLIN.

Je tombe de mon haut.

LEANDRE.

Moi, je me désespère.
Allons de l'une et l'autre arrêter la colère.

(Il sort.)

SCENE XXII.

CARLIN, seul.

COURONS-Y donc : je crains quelque accident
cruel ;

Et ces deux filles-la se vont battre en duel.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

VALERE, CLARICE.

CLARICE.

DE vos soins généreux je vous suis obligée :
Mais, depuis un moment, mon ame est bien changée.

VALERE.

Plâit-il ?

CLARICE.

Je ne veux plus me marier.

VALERE.

Comment !

D'où vous peut donc venir un si prompt changement ?

CLARICE.

J'ai pensé mûrement aux soins du mariage ,
Aux chagrins presque sûrs où son joug nous engage ;
A cette liberté que l'on perd sans retour :
L'hymen est trop souvent un écueil pour l'amour.

Je ne me sens point propre aux soins d'une famille ;
Et, tout considéré , j'aime mieux rester fille.

VALERE.

Je sais bien que l'hymen peut avoir ses dégoûts ;
Chaque état a les siens , et nous le sentons tous :
Cependant vous vouliez de moi ce bon office.

CLARICE.

D'accord ; mais plus on voit de près le précipice ,
Plus nos sens étonnés frémissent du danger .
Léandre est pris ailleurs ; et , pour le dégager ,
Votre application peut-être seroit vaine.

VALERE.

Calmez-vous , je prétends y réussir sans peine .
Léandre sent pour vous une sincère ardeur ;
Je pourrois bien ici répondre de son cœur :
Et ce n'est qu'un devoir de pure obéissance
Qui retient jusqu'ici son esprit en balance.

SCENE II.

LE CHEVALIER, VALERE, CLARICE.

LE CHEVALIER.

AH ! mon oncle, parbleu ! je vous trouve à propos
Pour vous laver la tête, et vous dire en deux mots....

VALERE.

Le début est nouveau.

LE CHEVALIER.

Se peut-il qu'à votre âge
Vous n'ayez pas encor les airs d'un homme sage ?
Si j'en faisoit autant, je passerois chez vous
Pour un franc étourdi. Là, là, répondez-nous.

VALERE.

J'ai tort; mais....

LE CHEVALIER,

Mais, mais, mais !

CLARICE.

Quelle est votre querelle ?

LE DISTRAIT,
LE CHEVALIER.

Je m'étois introduit tantôt chez Isabelle,
Que j'aime à la fureur, et qui m'aime encor plus;
J'y passois pour un autre; et monsieur là-dessus
Est venu brusquement gêner tout le mystère,
Et m'a mal-à-propos fait connoître à la mère.
Parlez; n'es-il pas vrai?

V A L E R E.

D'accord, mon cher neveu;
Mais je réparerai ma faute.

LE CHEVALIER.

Hé! ventrebleu,
C'est un étrange cas. Faut-il que la jeunesse
Apprenne maintenant à vivre à la vieillesse,
Et qu'on trouve des gens, avec des cheveux gris,
Plus étourdis cent fois que nos jeunes marquis?
Je n'y connois plus rien. Dans le siècle où nous sommes,
Il faut fuir dans les bois, et renoncer aux hommes.

V A L E R E.

Je veux vous marier, et votre sœur aussi.

LE CHEVALIER.

Ma sœur? Vous vous moquez.

VALERE.

Pourquoi donc ce souci ?

LE CHEVALIER, à Valère.

Quelle injustice, ô ciel ! on me vole, on me pille.
Cela n'est point dans l'ordre ; et l'on sait qu'un fille,
Pour enrichir un frère, en faire un gros seigneur,
Doit renoncer au monde.

CLARICE.

On connoît ton bon cœur.

Et je sais qui t'oblige à parler de la sorte ;
C'est l'amour de mon bien.

LE CHEVALIER.

Oui, le diable m'emporte.

VALERE.

Je prétends lui donner cinquante mille écus,
Vous réservant, à vous, de mon bien le surplus ;
Et je veux aujourd'hui terminer cette affaire.

SCENE III.

LE CHEVALIER, CLARICE.

LE CHEVALIER.

V EUX-TU que sur ce point je m'explique en bon frère?
 Tu sais bien, qu'entre nous, nous parlons assez net.
 Un hymen, quel qu'il soit, n'est point du tout ton fait.
 Te voilà faite au tour; nul soin ne te travaille;
 Et le premier enfant te gâteroit la taille.
 Crois-moi, le mariage est un triste métier.

CLARICE.

Mon frère, cependant, tu veux te marier.

LE CHEVALIER.

Le devoir d'une femme engage à mille choses;
 On trouve mainte épine où l'on cherchoit des roses:
 Le plaisir de l'hymen est terrestre et grossier.

CLARICE.

Mon frère, cependant, tu veux te marier.

LE CHEVALIER.

Parlons à cœur ouvert, et confessons la dette.

Je suis un peu coquet , tu n'és pas mal coquette :
 Notre mère l'étoit , dit-on , en son vivant ;
 Nous chassons tous de race , et le mal n'est pas grand.
 Si quelque amant venoit frapper ta fantaisie ,
 Tu pourrois avec lui faire quelque folie.

CLARICE.

Mon frère , cependant...

LE CHEVALIER.

Tu vas te récrier ;
 Mon frère , cependant , tu veux te marier.
 Que diable ! tu réponds toujours la même prose.

CLARICE.

Mais tu me dis aussi toujours la même chose.

SCENE IV.

LE CHEVALIER , CLARICE , LISETTE.

LISETTE.

Bon jour , monsieur. Depuis votre maudit jargon ;
 La madame Grognac est pire qu'un dragon ;
 Et je viens vous chercher ici pour vous apprendre
 Qu'elle veut dès ce soir finir avec Léandre.

LE DISTRAIT,

Elle m'a commandé de lui faire venir
Un notaire.

LE CHEVALIER.

Bon ! bon ! il faut le prévenir.

L I S E T T E , *appercevant Clarice.*

Ah ! vous voilà , madame ? Hé ! dites moi de grace ,
Au cabinet encor venez-vous prendre place ?
Quelque nouvel amant , en dépit des jaloux ,
Vous donne-t-il ici quelqu'autre rendez-vous ?

LE CHEVALIER.

Comment ! un rendez-vous ? Que dis-tu ? prends bien
garde ;

C'est ma sœur.

L I S E T T E .

Votre sœur ! Peste ! quelle égrillarda !

C L A R I C E .

Pour faire une réponse aux termes d'un billet ,
Léandre a bien voulu m'ouvrir son cabinet ,
Où j'ai trouvé d'abord Isabelle enfermée.

LE CHEVALIER.

Isabelle !

C L A R I C E .

Et Lisette.

LE CHEVALIER.

Ah ! petite rusée !
 Avant le mariage on me fait de ces tours ?
 L'augure est vraiment bon pour nos futurs amours ?

L I S E T T E.

Ici mal-à-propos votre esprit se gendarme ;
 Le mal est donc bien grand pour faire un tel vacarme !
 Ne vous souvient-il plus du maître italien ,
 Et de cette courante à contre-cœur ?

LE CHEVALIER.

Hé bien ?

L I S E T T E.

Hé bien ! pour éviter le retour de la dame ,
 Qui pestoit contre nous , et juroit dans son ame ,
 Nous avons fait retraite au cabinet sans bruit :
 Clarice est arrivée en ce même réduit
 Pour écrire une lettre ; et voilà le mystère.

LE CHEVALIER.

L'une écrit une lettre , et l'autre fuit sa mère ,
 Et toutes deux d'abord s'en vont chez un garçon :
 C'est prendre son parti. L'asyle est vraiment bon !

C L A R I C E.

Lisette , tu remets le calme dans mon ame ;

Mon soupçon se dissipe , et fait place à ma flamme.
 Peut-être à tes discours j'ajoute trop de foi ;
 Mais Léandre aujourd'hui triomphe encor de moi.

LE CHEVALIER, *l'arrêtant.*

Ecoute donc , ma sœur.

CLARICE.

Que me veux-tu , mon frère ?

LE CHEVALIER.

Mets-toi dans un couvent ; tu ne saurois mieux faire.

CLARICE.

Je prends , comme je dois , tes conseils là-dessus ;
 Mais l'avis ne vaut pas cinquante mille écus.

SCENE V.

LE CHEVALIER, LISETTE,

LE CHEVALIER.

VOILA ce que me vaut ta légère cervelle ;
 Le maudit instrument qu'une langue femelle !
 De ses soupçons jaloux pourquoi la guéris-tu ?

LISETTE.

Comment de ma maîtresse effleurer la vertu ?
 J'entends venir quelqu'un. Adieu , je me retire.

SCENE VI.

LE CHEVALIER, LEANDRE, CARLIN.

LE CHEVALIER, *à part.*

C'EST Léandre; tant micux, j'ai deux mots à lui dire.
(*à Léandre.*)

Uu sort heureux, monsieur, vous présente à mes yeux.

LEANDRE, *à Carlin.*

Peut-être elle pourra revenir en ces lieux.

LE CHEVALIER, *à Léandre.*

Je sais que vous voulez devenir mon beau-frère ;
C'est fort bien fait à vous ; ma sœur a de quoi plaire ;
Elle est riche en vertus ; pour en argent comptant ,
Je crois, sans la flatter, qu'elle ne l'est pas tant.
Quand mon père mourut, il nous laissa, pour vivre ,
Ses dettes à payer, et sa manière à suivre ;
C'est, comme vous voyez, peu de bien que cela.

LEANDRE, *au Chevalier.*

Et n'avez-vous que ce père-la ?

LE CHEVALIER, *ris.*

Comment ?

LEANDRE.

Que cette sœur, monsieur, j'ai voulu dire.

CARLIN.

L'erreur est pardonnable ; il ne faut point tant rire.

LE CHEVALIER.

Je sais votre naissance et votre probité.
 Et je suis fort content de vous par ce côté.
 Vous n'avez qu'un défaut, qui par-tout vous décèle ;
 Dans le fond cependant c'est une bagatelle ;
 Mais je serois content de vous en voir défaut.
 Vous êtes accusé d'être un peu trop distrait ;
 Et tout le monde dit que cette léthargie
 Fait insulte au bon sens, et vise à la folie.

LEANDRE.

Chacun ne peut pas être aussi sage que vous :
 Tous les hommes, monsieur, sont différemment fous ;
 Chacun a sa folie : et j'ai grace à vous rendre
 De ne trouver en moi qu'un défaut à reprendre.

LE CHEVALIER.

Ce que je vous en dis n'est que par amitié ;
 Et je vous trouve, moi, trop sage de moitié.
 On ne m'entends jamais censurer ni médire,
 Et je ne dis ici que ce que j'entends dire.

LEANDRE.

On parle volontiers ; mais un homme d'esprit
 Doit donner rarement créance à ce qu'on dit.
 De louange et d'encens les hommes sont avarés ;
 Ils font rarement grace aux vertus les plus rares ;
 Au lieu qu'avec plaisir , d'une langue sans frein ,
 De leurs traits médisans ils chargent le prochain.
 Je suis toujours en garde , et n'ai pas voulu croire
 Cent bruits semés de vous , fâcheux à votre gloire.

LE CHEVALIER.

Que peut-on , s'il vous plaît , monsieur , dire de moi ?
 On n'insultera pas ma naissance , je crois ?

LEANDRE.

Non.

LE CHEVALIER.

Nul dans l'univers ne peut dire , je gage ,
 Que dans l'occasion je manque de courage.

LEANDRE.

Non.

LE CHEVALIER

Peut-on m'accuser d'être fourbe , flatteur ,
 Fat , insolent , ingrat , suffisant , imposteur ?

LE ANDRE.

(*Il prend sa tabatière, la renverse ; prend ses gants
pour son mouchoir.*)

Non, vous dis-je, monsieur ; et je ne vois personne
Qui de ces vices-la seulement vous soupçonne :
Mais on ne me dit pas de vous autant de bien
Que je souhaiterois. On dit (je n'en crois rien)
Qu'en discours vous prenez un peu trop de licence ;
Qu'on ne peut se soustraire à votre médisance ;
Que vous parlez toujours avant que de penser ;
Que tout votre mérite est de chanter, danser ;
Que, pour vous faire croire homme à bonne fortune,
Vous passez en hyver des nuits au claire de lune,
A souffler dans vos doigts, et prendre vos ébats
Sur la porte d'Iris qui ne vous connoît pas ;
Que souvent vous prenez trop de vin de Champagne,
Et qu'il faut que toujours quelqu'un vous accompagne,
Pour pouvoir vous montrer votre chemin la nuit,
Et même quelquefois vous reporter au lit.
Enfin, que sais-je moi ? l'on charge ma mémoire
De cent mauvais récits que je ne veux pas croire :
Et tout homme prudent doit se garder toujours
De donner trop crédit à de mauvais discours.

LE CHEVALIER.

Adieu, Carlin, adieu.

CLARICE.

Monsieur de la musique,
Redites-nous encor ce petit air bachique.

SCENE VII.

LEANDRE, CARLIN.

CARLIN.

Vous avez fort bien fait de lui river son clou.
C'est bien à faire à lui de vous appeller fou :
Et vous deviez encor lui mieux laver la tête.

LEANDRE.

J'ai bien un autre soin qui m'occupe et m'arrête.
Tu t'imagines bien que Clarice en courroux
Se livre toute entière à ses transports jaloux,
Et m'accable des noms d'ingrat et d'infidèle.
D'une autre part aussi que peut dire Isabelle ?

CARLIN.

Vous avez tort. Faut-il qu'à chaque instant du jour
Votre distraction nous fasse quelque tour ?
Vous avez de l'esprit et de la politesse ;
Vous raisonnez par fois comme un sage de Grèce,

Et d'autres fois aussi vos faits et vos raisons
 Vous font croire échappé des petites-maisons.

LEANDRE.

Mais sais-tu bien, maraud, qu'avec ta remontrance,
 Tu te feras chasser?

CARLIN.

Monsieur, en conscience,
 Je ne veux point du tout ici vous corriger.

LEANDRE.

Ma manière est fort bonne et n'en veux point changer.
 Je ne ressemble point aux hommes de notre âge,
 Qui masquent en tout temps leur cœur et leur visage.
 Mon défaut prétendu, mon peu d'attention
 Fait la sincérité de mon intention.
 Je ne prépare point avec effronterie
 Dans le fond de mon cœur d'indigne menterie?
 Je dis ce que je pense, et sans déguisement,
 Je suis sans réfléchir mon premier mouvement;
 Un esprit naturel me conduit et m'anime;
 Je suis un peu distrait, mais ce n'est pas un crime,

CARLIN.

Ce n'est pas un grand mal. Pour être bel-esprit,
 Il faut avec mépris écouter ce qu'on dit,

Rêver dans un fauteuil , répondre en cocq-à-l'ânes ,
 Et voir tous les mortels ainsi que des profanes.
 Au suprême degré vous avez ce défaut ,
 Et bien d'autres encor.

LEANDRE.

(Pendant ce couplet il ôte la cravate à son valet
 par distraction)

Te tairas-tu , maraud ?...

Un cerveau foible , étroit , qui ne tient qu'une chose ,
 Peut répondre en tout temps à ce qu'on lui propose ;
 Mais celui qui comprend toujours plus d'un objet ,
 Peut bien être excusé s'il est un peu distrait.

CARLIN , remet sa cravate.

Je vous excuse aussi. Mais permettez de grace.
 Que je remette ici chaque chose en sa place ;
 Il n'est pas encor temps que je m'aïlle coucher.

LEANDRE , déboutonnant son valet.

C'est le moindre défaut qu'on puisse reprocher.
 Est-il juste , après tout , que l'on s'assujettisse
 A répondre a cent sots selon leur sot caprice ?
 Ce qu'on pense vaut mieux cent fois que leurs discours.
 J'irois de ma pensée interrompre le cours ,
 Pour un jeune étourdi qui me rompt les oreilles

De ses travaux fameux d'amour et de bouteilles ;
 Pour un plaisant qui vient de son bruit m'enivrer ,
 Qui croit me faire rire , et qui me fait pleurer ;
 Pour un fastidieux qui n'a pour l'ordinaire ,
 Ni le don de parler , ni l'esprit de se taire !

C A R L I N , *remettant son juste-au-corps.*
 Mais voyez , s'il vous plait , quelle distraction !

LE A N D R E .

Je crains pour mon amour quelqu'altération.
 La belle est en courroux , toute mon innocence
 Ne me rassure pas , et je crains sa présence

C A R L I N .

Je vous dirai , monsieur , pour sortir d'embarras ;
 Comme ordinairement j'en use en pareil cas.
 Il faudroit qu'une lettre écrite d'un beau style ,
 Pût vous rendre près d'elle un accès plus facile.
 Mandez-lui que tantôt , ce que vous avez fait.
 N'est qu'un coup d'étourdi.

LE A N D R E .

Je serai satisfait ,
 Si la lettre , Carlin , a l'effet que j'espère.

C A R L I N .

Une lettre , monsieur , remet bien une affaire ,

Et trois ou quatre mots en hâte barbouillés,
Font souvent embrasser des amans bien brouillés.

LEANDRE.

En cette occasion, Carlin, je te veux croire.
Va vite me chercher la table et l'écritoire.

CARLIN.

Je vais, je cours, je vole et je reviens à vous.

SCENE VIII.

LEANDRE, *seul.*

JE veux la rassurer de ses soupçons jaloux,
Dissiper son erreur. Oui, charmante Clarice,
Vous verrez que mon cœur, dépouillé d'artifice,
Ne brûle que pour vous d'un véritable feu,
Et ma main, sur-le-champ, en va signer l'aveu.

SCENE IX.

CARLIN, LEANDRE.

CARLIN, *présentant un livre à son maître.*

TENEZ, monsieur, voilà....

LEANDRE.

Comment! es-tu donc ivre?
 Pour écrire un billet tu m'apportes un livre!

CARLIN.

Ah! vous avez raison. On hurle avec les loups;
 Et je serai bientôt aussi distrait que vous.
 Votre absence d'esprit est une maladie
 Qui se gagne aisément.

LEANDRE.

Eh! tais-toi, je te prie;
 Ne me fatigue point par tes mauvais discours.
 Les valets sont fâcheux, et font tout à rebours.

CARLIN, *apportant une table et une écritoire.*
 Pour écrire, à ce coup, j'apporte toute chose.

LEANDRE, *s'assied pour écrire.*

Donne-moi promptement.

CARLIN.

Voyons de votre prose

Si pour vous d'Apollon les trésors sont ouverts,
Vous pouvez même aussi vous escrimer en vers,
En sonnet, en balade, en ode, en élégie.
Le sexe aime les vers.

LEANDRE, *change plusieurs fois de plume qu'il
trempe dans la poudre pour le cornet.*

Quelque mauvais génie

Des plumes que je prends vient empêcher l'effet.

CARLIN.

Je le crois bien, monsieur; car voilà le cornet,
Et dans le poudrier vous trempez votre plume.

LEANDRE.

Tu peux avoir raison; c'est contre ta coutume.

CARLIN, *à part.*

L'écriture est un art bien utile aux amans:
Petits soins, rendez-vous, doux raccommodemens,
Promesse d'épouser, plainte, douceur, rupture,
Tout cela se trafique avecque l'écriture.

Si le papier qui sert aux amoureux billets,
 Coûtoit comme celui qu'on emploie au palais ;
 Cette ferme en un an produiroit plus de rente
 Que le papier timbré ne peut rendre en quarante.

LE ANDRE *renverse sur sa lettre le cornet pour
 la poudre.*

Ma lettre est achevée....

CARLIN.

Ah ! perdez-vous l'esprit ?
 Vous versez à grands flots l'encre sur votre écrit.
 Quelle est donc, s'il vous plaît, cette façon de peindre ?

LE ANDRE.

De mon esprit trop prompt c'est à moi à me plaindre ;

CARLIN, *montrant la lettre.*

Le bel écrit, ma foi, pour un traité de paix !
 On croira qu'un démon en a formé les traits ;
 Les experts écrivains s'y donneront au diable ;
 Je tiens dès-à-présent la lettre indéchiffrable.

LE ANDRE *se remet à écrire.*

Il faut recommencer, le mal n'est pas bien grand.
 Je ne plains point, Carlin, la peine que je prend.

CARLIN.

C'est très-bien fait. Mais moi, je plains fort Isabelle.

COMEDIE.

311

LEANDRE.

Isabelle ?

CARLIN.

Oui, monsieur.

LEANDRE, *écrivant.*

Ne me parle point d'elle.

CARLIN.

Soit. Quand d'une cruelle on veut toucher le cœur,
C'est un style éloquent qu'un billet au porteur,
Qui vaut mieux qu'un discours rempli de fariboles.
Si vous vous en serviez....

LEANDRE.

Fais trêve à tes paroles.

CARLIN, *à part.*

Quand une belle voit, comme par supplément,
Quatre doigts de papier plié bien proprement
Hors du corps de la lettre, et qu'avant sa lecture,
(Car c'est toujours par-là que l'on fait l'ouverture)
On voit du coin de l'œil sur ce petit papier...

*Léandre écoute Carlin, et par distraction écrit ce
qu'il dit,*

CARLIN.

Monsieur, par la présente, il vous plaira payer

» Deux mille écus comptant, aussitôt lettre vue,
 » A damoiselle, en blanc, d'elle valeur reçue ».
 Et Dieu sait la valeur ! un discours aussi rond
 Fait taire l'éloquence et l'art de Cicéron.

LEANDRE, *écrivant.*

Cela peut être vrai pour de serviles ames.
 Qui trafiquent un cœur.

CARLIN.

Aujourd'hui bien des femmes
 Se mêlent de trafic.

LEANDRE.

J'ai fini. Je n'ai plus
 Qu'à cacheter ma lettre, et mettre le dessus.

CARLIN.

Le ciel en soit loué ! Me voilà hors de crise,
 Je tremblois de vous voir faire quelque méprise.
 Vous avez plus d'esprit que je ne l'eusse cru ;
 Et j'attendois encor un trait de votre cru.

LEANDRE.

Tu deviens insolent.

CARLIN.

Ce n'est que par tendresse.

LEANDRE.

LEANDRE.

Tiens, porte de ce pas la lettre à son adresse.
De ton zèle empressé j'attends tout dans ce jour,
Et me remets sur toi du soin de mon amour.

CARLIN.

Pour vous servir plus vite en cette conjoncture,
Je m'en vais emprunter les ailes de Mercure.

SCENE X.

CARLIN, *seul.*

ALLONS nous acquitter de cet honnête emploi ;
Remettons deux amans... Mais qu'est-ce que je voi ?
« Pour Isabelle. » Oh diable ! aurois-je la berlue ?
Quelque nuage épais m'obscurcit-il la vue ?
Mais non, j'ai, grace au ciel, encor deux bons yeux.
Monsieur, monsieur... Il est déjà loin de ces lieux.
Il me semble pourtant que, selon tout indice,
Le billet que je tiens doit aller à Clarice.
Mais le nom d'Isabelle est peint sur ce papier.
Ne me joueroit-il point un tour de son métier ?
Il peut se faire aussi qu'il instruisse Isabelle
De l'état de son cœur, et qu'il rompt avec elle,

Lui donne en peu de mots son congé par écrit.
Oui, voilà ce que c'est, et le cœur me le dit.
Ah ! qu'un maître est heureux quand un valet habile
A la conception et légère et facile !
Il peut se fourvoyer sans rien appréhender :
Et de tels serviteurs sont nés pour commander.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

A C T E V.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, LISETTE, CARLIN.

ISABELLE, *tenant une lettre ouverte.*

CROIT-IL que de mon cœur je sois embarrassée,
Et que de l'engager on ait eu la pensée ?

CARLIN, *à Isabelle.*

Je ne dis pas cela.

LISETTE, *à Carlin.*

Dans son petit cerveau
Pense-t-il que l'on soit bien tenté de sa peau
Et de la tienne aussi ?

CARLIN, *à Lisette.*

Je ne l'ai que trop rude.

ISABELLE.

Pour m'outrager encor, il a mis tant d'étude
A m'offrir un billet pour Clarice dicté.

LE DISTRAIT,

CARLIN, *à part.*

Le traître a fait le coup, je m'en suis bien doute.

L I S E T T E.

Mon parti sur ce point est fort facile à prendre.

CARLIN, *à Isabelle.*

Madame, écoutez-moi

I S A B E L L E.

Je ne veux rien entendre.

CARLIN.

Mais, de grace, un seul mot.

L I S E T T E.

Sors d'ici malheureux :

Va-t-en porter ailleurs ton cartel amoureux.

CARLIN.

On ne traite jamais un courier de la sorte.

L I S E T T E.

Détalons.

CARLIN.

Vous saurez....

L I S E T T E.

Gagneras-tu la porte ?

C A R L I N.

Mais tu perds le respect ; je suis ambassadeur.

L I S E T T E.

Sortiras-tu d'ici , postillon de malheur ?

S C E N E I I.

I S A B E L L E , L I S E T T E.

L I S E T T E.

IL est enfin parti , malgré son éloquence.
Mais d'un autre côté le Chevalier s'avance.

S C E N E I I I.

L E C H E V A L I E R , I S A B E L L E , L I S E T T E.

L E C H E V A L I E R , *d Isabelle.*

Hé bien ! la mère encor fait-elle le lutin ?
Pourrons-nous nous soustraire à son brusque chagrin ?

ISABELLE.

Vous savez son humeur. Ah ! juste ciel ! je tremble ;
Elle peut revenir et nous trouver ensemble.

LE CHEVALIER.

Que ce soin ne vous fasse aucune impression.
Je vous prends en ces lieux sous ma protection.
N'êtes-vous pas ma femme ? Et pour hâter les choses,
J'ai dressé le contrat moi-même avec les clauses,
Dont mon oncle est porteur.

L I S E T T E.

Tout est bien avancé,
Puisque déjà pour vous le contrat est dressé ;
Et l'aveu de la mère est une bagatelle.

ISABELLE.

Nous aurons de la peine à venir à bout d'elle.

LE CHEVALIER.

Avant d'accorder tout à mon juste transport,
Je veux sur son esprit faire un dernier effort,
Me jeter à ses pieds, lui dire mes alarmes,
Crier, gémir, pleurer, car j'ai le don des larmes.
Lisette m'appuiera. Malgré son noir chagrin,
Nous la flatterons tant, qu'il faudra bien enfin
Qu'elle me cède un bien dont mon amour est digne.

L I S E T T E.

Bon ! bon ! plus on la flatte , et plus elle égratigne ;
C'est un esprit rétif , et qu'on ne réduit pas.
Mais je vois votre sœur tourner ici ses pas.

S C E N E I V.

LE CHEVALIER , CLARICE , ISABELLE ,
L I S E T T E.

LE CHEVALIER , à *Clarice*.

H é bien ! ma chère sœur , quel soin ici t'amène ?
Et quelle intention est maintenant la tienne ?
As-tu pris ton parti ?

C L A R I C E.

J'espère qu'à la fin
Mon oncle avec Léandre unira mon destin.

I S A B E L L E , à *Clarice*.

Tant mieux. Mais puisqu'enfin vous épousez Léandre,
L'amitié , la raison m'obligent à vous rendre
Un billet amoureux qu'il m'écrit. Le voici.

C L A R I C E.

De Léandre ?

LE DISTRAIT,

ISABELLE.

De lui.

LE CHEVALIER, *à Isabelle.*

Quel rôle fais-je ici ?

Un rival odieux auroit pu vous écrire ?

ISABELLE, *au Chevalier.*

De ce qui s'est passé je saurai vous instruire :

Suivez-moi seulement, et demeurez en paix.

(à Clarice.)

Tenez, voilà la lettre, et le cas que j'en fais.

Adieu.

LE CHEVALIER.

(à Isabelle.)

Bon soir, ma sœur. Il faut aller, madame,

Faire un dernier effort pour couronner ma flamme.

SCÈNE V.

CLARICE, *seule.*

L'AI-JE bien entendu ? Dois-je en croire mes yeux ?

Mais je puis sur-le-champ m'éclaircir encor mieux.

Lisons. « Pour Isabelle. » O ciel ! je suis trahie.

Je vois , je tiens , je sens toute sa perfidie.
Mais je vois son valet.

SCENE VI.

CARLIN , CLARICE.

CLARICE.

APPROCHE , monstre affreux ;
Ministre impertinent d'un maître malheureux.
A qui va cette lettre ? Est-ce pour Isabelle !

CARLIN.

Madame , c'est pour elle , et ce n'est pas pour elle.

CLARICE.

Avec ces vains détours penses-tu me tromper ?
Voyons. Demeure là ; ne crois pas m'échapper :

(Elle lit.)

« Je suis au désespoir , mademoiselle , que l'aventure
» du cabinet vous ait donné quelque soupçon de ma
» fidélité. »

Viens-ça , maraud ; réponds , parle.

(Elle le prend par la cravate.)

CARLIN.

Miséricorde !

Cette lettre est pour nous la pomme de discorde.
 Ouf, hai ! je n'en puis plus, vous serrez le sifflet.
 Mais, du moins, jusqu'au bout lisez donc le billet.

CLARICE.

Que je lise, maraud ! que veux-tu qu'il m'apprenne ?
 De tes déloyautés ne suis-je pas certaine ?

CARLIN.

Si mon maître est ingrat, puis-je mais de cela ?
 Mais il vient ; vous pouvez l'étrangler ; le voilà.

SCENE VII.

LEANDRE, CLARICE, CARLIN.

(*Léandre est plongé dans la rêverie.*)

CLARICE, *à part.*

J'AI peine, en le voyant, à tenir ma colère.

CARLIN, *bas à Clarice.*

Ne parlons pas trop haut de peur de le distraire.

CLARICE.

Vous voilà donc, monsieur ! Cherchez-vous en ces
 lieux

Que ma rivale encor se présente à mes yeux ?

LEANDRE, *sortant de sa rêverie.*

Ah ! madame : à propos avez-vous lu ma lettre ?

COMEDIE.

323

CLARICE.

Oui, traître ! ma rivale a su me la remettre ;
Je la tiens d'Isabelle ; et le cas qu'elle en fait ,
Peut me venger assez de ton lâche forfait.

LEANDRE

Un autre que Carlin en vos mains l'a remise ?
Le maraud ! je saurai châtier sa méprise ;
Je le rouerai de coups ; le coquin tous les jours
Lasse ma patience , et me fait de ces tours.
Je le vois. Viens ça , traître ; aux dépens de ta vie
Je veux tirer raison de cette perfidie.
Tu mourras de ma main.

CARLIN.

Ah ! monsieur , doucement ,
Grace ; je n'ai point fait encor mon testament.
(*d part.*)

Non , je n'ai jamais vu de pièce d'écriture
Faire tant de procès.

LEANDRE.

Parle sans imposture.
Qu'as-tu fait de ma lettre ? Et quel affreux démon
Te pousse à me trahir d'une telle façon ?

Moi, monsieur, vous trahir ! je vous sers avec zèle ;
Je l'ai mise avec soin dans les mains d'Isabelle.

LEANDRE, *tirant son épée.*

Et voilà pour ta mort l'arrêt tout prononcé.

CARLIN.

Quelle faute ai-je fait ?

LEANDRE.

Quelle faute, insensé !

CARLIN.

Où, vous avez raison de vous faire justice.

LEANDRE.

Ne t'avois-je pas dit de la rendre à Clarice ?

CARLIN.

A Clarice, monsieur ? Je veux être pendu.
Si je me ressouviens de l'avoir entendu.

LEANDRE.

Mais le dessus écrit suffit pour te confondre.
A ce témoin muet que pourras-tu répondre ?

(*à Clarice.*)

Pour lui faire sentir son peu de jugement,

De

De grace , prêtez-moi cette lettre un moment.

(Il prend la lettre.)

CARLIN, *à part.*

Bon ! c'est où je l'attends.

LEANDRE.

Viens , tête sans cervelle ;
Lis avec moi, bourreau ; lis donc.... « Pour Isabelle. »

CARLIN.

Pouf ! il faut l'avouer, vous avez , à mon gré,
La présence d'esprit au suprême degré.
Lis donc, bourreau ; lis donc.

LEANDRE.

Ah ! de grace , madame ,
Pardonnez mon erreur en faveur de ma flamme :
Mon cœur n'a point de part au crime de ma main.

CLARICE.

Vous tâchez , inconstant , à me séduire en vain ;
Mais je ne reçois point un grossier artifice.

CARLIN.

Je réponds pour mon maître, il n'a point de malice ;
Et s'il n'étoit point fou, je veux dire distrait,
Ce seroit, je vous jure , un garçon tout parfait.

LEANDRE.

Mais si vous avez lu le dedans de ma lettre ,

De ces soupçons cruels elle a dû vous remettre.

CLARICE.

Ma curiosité m'en a fait lire assez ;

Je n'en ai que trop lu.

CARLIN.

Mon Dieu, recommencez.

En changeant le dessus, nous changeons bien la thèse.

Vous avez le bras bon, soit dit par parenthèse.

CLARICE *lit.*

« Je suis au désespoir que l'aventure du cabinet
 » vous ait pu donner quelque soupçon de ma fidélité.
 » Votre rivale ne servira qu'à rendre votre triomphe
 » plus parfait. Monsieur, par la présente, il vous
 » plaira payer à damoiselle, en blanc, d'elle valeur
 » reçue, et Dieu sait la valeur. »

CARLIN.

Fi donc, madame, fi, vous moquez-vous de moi ?
 Cela n'est point écrit.

CLARICE.

Vois donc.

CARLIN, *à Léandre.*

Ah ! par ma foi ;

Votre méprise ici me paroît fort étrange.

Quoi ! vos billets d'amour sont des lettres de change ?
 Vous aurez bientôt fait votre paix à ce prix.

LEANDRE.

C'est ce malheureux-la qui, pendant que j'écris,
 M'embarrasse l'esprit de ses impertinences.

CARLIN.

J'ai diablement d'esprit, on écrit mes sentences.

CLARICE *continue de lire.*

« Oui, belle Clarice, je n'adore que vous, et
 » fais tout mon bonheur de vous aimer le reste de
 » ma vie. »

CARLIN, *d Clarice.*

Vous trouvez maintenant les termes plus coulans ;
 Et vous ne venez plus pour étrangler les gens.

CLARICE.

Je respire. Ah ! Carlin, c'est une joie extrême
 De trouver innocent un coupable qu'on aime ;
 Et que, sans nul effort, on fait un prompt retour
 Des mouvemens jaloux aux transports de l'amour !

LEANDRE.

A mes distractions faites grace, madame ;
 Nul autre objet que vous ne règne dans mon ame.

CARLIN, *à Clarice.*

C'est une vérité ; le plaisir qu'il reçoit ,
Fait qu'il ne vous croit pas où souvent il vous voit.
Voici monsieur votre oncle. A vos vœux tout conspire.

SCENE VIII.

VALERE, LEANDRE, CLARICE,
CARLIN.VALERE, *à Léandre.*

Avec empressement, monsieur, je viens vous dire
Que mon plaisir seroit de pouvoir, en ce jour,
Au gré de vos souhaits contenter votre amour.

LEANDRE, *à Valère.*

Je crois qu'à mes desirs vous n'êtes point contraire.

VALERE.

Je donne volontiers les mains à cette affaire.
Mais il faut du dédit encor vous délier.
Et procurer de plus l'hymen du Chevalier.
Nous nous trouvons toujours dans une peine extrême.

CARLIN.

Il me vient dans l'esprit un petit stratagème.

(à Léandre.)

La vieille ne songeoit dans votre engagement,

Qu'au bien qu'on vous devoit laisser par testament.

L E A N D R E.

Non, sans doute.

C A R L I N.

L'on peut dresser quelque machine,
Faire jouer sous main quelque secrète mine...

V A L E R E.

J'ai déjà dans ma poche un contrat.

C A R L I N.

Bon, tant mieux.

La mère ne sait point que je suis en ces lieux;
Elle ne m'a point vu; je puis aisément dire
Ce que pour vous servir mon adresse m'inspire.

V A L E R E.

Mais, crois-tu...

C A R L I N.

Laissez-moi, l'affaire est dans le sac.

V A L E R E.

J'entends venir quelqu'un. C'est madame Grognac.

C A R L I N.

Je vais tout préparer pour que la mine joue;
Et vous, ne manquez pas de pousser à la roue.

SCENE IX.

VALERE, Madame GROGNAC, ISABELLE,
LE CHEVALIER, CLARICE, LEANDRE.

LE CHEVALIER, *d Mad. Grognac.*

LE dessein en est pris; je ne vous quitte point
Que je ne sois enfin satisfait sur ce point.
Je prétends, malgré vous, devenir votre gendre:
Vous ne sauriez mieux faire; et, pour vous en défendre,
Vous avez beau pester, crier, tempêter....

Mad. GROGNAC, *au Chevalier.*

Ouais!

Je vous trouve plaisant! Au gré de mes souhaits,
Je ne pourrai donc pas disposer de ma fille?
Monsieur, je ne veux point de fou dans ma famille.

LE CHEVALIER.

Là, là... doucement.

Mad. GROGNAC.

Paix.

ISABELLE.

Ma mère....

COMEDIE.

331

Mad. GROGNAC.

Taisez-vous.

LE CHEVALIER.

Un peu de naturel.

Mad. GROGNAC.

Non.

VALERE, à *Mad. Grognac.*

Calmez ce courroux.

Mad. GROGNAC, à *Valère.*

Vous, calmez, s'il vous plaît, votre langue indiscreète,
Ennuyeux harangueur. C'est une affaire faite,
Monsieur sera mon gendre. Et, pour me délivrer
Des importunités qui pourroient trop durer,
J'ai mandé tout exprès en ces lieux un notaire.

LE CHEVALIER.

Moi, je m'inscris en faux contre ce qu'il peut faire.

Mad. GROGNAC.

(à *Léandre.*)

Mais où sommes-nous donc ? Vous, monsieur le
distrain,

Vous êtes-là debout planté comme un piquet.

LE DISTRAIT,

VALERE.

Il ne répond point trop aux offres que vous faites.

Mad. GROGNAC, à Valère.

Monsieur, guérissez-vous des soucis où vous êtes :
 Quand il ne voudroit point encor se marier,
 Je n'aurai point recours à votre Chevalier.
 Un fat dont la conduite est toute impertinente.

VALERE, à part

Et qui lui fait danser quelquefois la courante.

Mad. GROGNAC.

Un petit libertin qui doit de tous côtés.
 Un étourdi fieffé.

LE CHEVALIER, à Mad. Grognac.

Passons les qualités ;

~~Cela~~ ne rendra pas le contrat moins valide.

SCÈNE X.

VALÈRE, Madame GROGNAC, CLARICE,
ISABELLE, LE CHEVALIER, LEANDRE,
LISETTE, CARLIN *en courier.*

LISETTE.

PLACE, place au courier qui vient à toute bride.

CARLIN, à Léandre.

Ah ! monsieur, vous voilà. Quelle fatalité !
Votre oncle ici m'envoie. Ouf, je suis éreinté.
Pour vous dire.... Attendez....

CLARICE, à Carlin.

Tu nous fais bien attendre.

LEANDRE, à Carlin.

N'as-tu point de sa part quelque lettre à me rendre ?

CARLIN.

Non ? depuis qu'il est mort le défunt n'écrit plus,

LE CHEVALIER *riant.*

C'est Carlin.

CARLIN, *au Chevalier.*

Ah ! monsieur , vos ris sont superflus ;
De vos pleurs bien plutôt lâchez ici la bonde ,
En apprenant le coup le plus fatal du monde ,
Et qui fera trembler les pâles héritiers
Jusques dans l'avenir de nos neveux derniers.

CLARICE, *à Carlin.*

Dis-nous donc , si tu veux , cette action si noire.

CARLIN.

La volonté de l'homme est bien ambulatoire !

(*à Léandre.*)

A grand' peine au bon-homme aviez-vous dis adieu,
Qu'il a fait appeller le notaire du lieu ;
Et n'écoutant alors qu'un aveugle caprice ,
Bien informé d'ailleurs que vous aimiez Clarice ,
Et que vous deveniez réfractaire à ses loix ,
Refusant d'épouser celle dont il fit choix ;
Sans avoir , en mourant , égard à ma prière ,
Il a testamenté tout d'une autre manière ;
Et l'avare défunt , descendant au cercueil ,
Ne vous a pas laissé de quoi porter le deuil.

Mad. GROGNAC.

Ah ! juste ciel ! qu'entends-je ?

CARLIN.

O cruelle disgrâce !

Nous voilà pour jamais réduits à la besace.

Mad. GROGNAC.

Le défunt a bien fait , et je l'en applaudis ;

Il devoit , à mon sens , encore faire pis.

CARLIN

Hélas ! qu'auroit-il fait ?

Mad. GROGNAC , à *Carlin*.

Ta plainte m'importune.

(à *Léandre* .)

Vous , monsieur , vous pouvez chercher ailleurs
fortune ;

Votre hymen à présent ne me convient en rien :

Pour épouser ma fille il faut avoir du bien.

V A L E R E , à *Mad. Grognac*.

Mon neveu ne craint point la disgrâce cruelle

D'un pareil testament. S'il épouse Isabelle ,

Je lui donne à présent mon bien après ma mort.

En faveur de l'amour faites-vous cet effort ?

Mad. GROGNAC.

Il est bien étourdi.

LE DISTRAIT,
LE CHEVALIER.

Dans peu je me propose
De l'être encore plus : si je vaux quelque chose,
C'est par là que je vaux, et par ma belle humeur.

Mad. GROGNAC, *au Chevalier.*

Euh ! j'ai cette courante encore sur le cœur.

VALERE, *à Mad. Grognac, lui présentant un
contrat tout dressé.*

Signez donc ce papier... Une plume Lisette....

LISETTE, *donnant une plume.*

Voilà tout ce qu'il faut.

Mad. GROGNAC, *signant.*

C'est une affaire faite ;
Je signerai , pourvu que vous me promettiez
Qu'il deviendra plus sage , et que vous le signiez.

VALERE.

(*à Léandre.*)

D'accord. Vous , pour le prix d'une juste tendresse,
Soyez heureux, monsieur ; je vous donne ma nièce.

Mad. GROGNAC, *à Valère.*

Comment donc ! Rêvez-vous, monsieur , êtes-vous
fou ,

De donner votre nièce à qui n'a pas un sou ?

VALERE, à *Mad. Grognac*.

Il ne faut pas ici plus long-temps vous séduire ;
Et vous me permettrez maintenant de vous dire
Que ce faux testament, madame, n'est qu'un jeu]
Inventé par Carlin pour tirer votre aveu.

Mad. GROGNAC, à *Carlin*.

Parle.

CARLIN, à *part*.

Le dénouement est bien prêt à se faire.

Mad. GROGNAC, à *Carlin*.

Ne nous as-tu pas dit que l'oncle en sa colère,
A d'autres qu'à Léandre avoit laissé son bien ?

CARLIN.

Ma foi, je le croyois. Mais, puisqu'il n'en est rien,
Le ciel en soit loué.

Mad. GROGNAC.

Je suis assassinée.

L I S E T T E, à *Mad. Grognac*.

Il ne faut point ici tant faire l'étonnée,
C'est vous qui nous montrez à choisir un mari.

Quand votre époux, jadis grand gruyer de Berry,
 Voulut vous enlever, vous le laissâtes faire:
 Votre fille est encor plus sage que sa mère.

Mad. GROGNAC, *à Isabelle.*

Coquine!

ISABELLE, *à Mad. Grognac.*

Ecoutez-moi.

Mad. GROGNAC, *à Isabelle.*

Taisez-vous, s'il vous plaît.

LE CHEVALIER, *à Mad. Grognac.*

J'ai, si vous la grondez, un menuet tout prêt.

CARLIN, *à Mad. Grognac.*

Vous paierez le dédit, parbleu.

VALERE, *à Mad. Grognac.*

De bonne grace,
 Puisque tout est signé, que la chose se fasse.
 Pour apporter la paix et calmer votre esprit,
 Je m'oblige pour vous à payer le dédit;
 Et je donne de plus cette somme à ma nièce.

Mad. GROGNAC.

Je suis au désespoir. C'est à moi qu'on s'adresse.

(à Valère.)

Pour faire de ces tours ! vous saurez en un mot ,
Que je ne donnerai pas cela pour sa dot.
Fasse qui le voudra les frais du mariage ;
Vous l'avez commencé , finissez votre ouvrage :
Et je prétends , de plus , qu'en formant ces liens ,
On les sépare encor et de corps et de biens.

(Elle sort.)

S C E N E X I.

VALERE , LE CHEVALIER , LEANDRE ,
CLARICE , ISABELLE , LISETTE , CARLIN.

V A L E R E.

RENTRONS, et sur-le-champ terminons certe affaire.

LE CHEVALIER, à Clarice et à Isabelle.

Allons , embrassez-vous , vous ne sauriez mieux faire ;
Vous serez belles-sœurs. Mais , sur-tout , gardez-vous
De prendre à l'avenir le même rendez-vous.

ISABELLE.

Lorsque j'en donnerai , je serai plus secrète.

CLARICE.

Une autre fois aussi je serai plus discrète.

SCENE XII.

LEANDRE, CLARICE.

LEANDRE

T*oi*, Carlin, à l'instant prépare ce qu'il faut
Pour aller voir mon oncle et partir au plutôt.

CARLIN.

Laissez votre oncle en paix. Quel diantre de langage !
Vous devez cette nuit faire un autre voyage :
Vous n'y songez donc plus ? vous êtes marié.

LEANDRE.

Tu m'en fais souvenir, je l'avois oublié.

SCENE XIII, et dernière.

CARLIN, *seul*.

A*H* ! ciel ! un jour de nôce oublier une femme !
Cette erreur me paroît un peu digne de blâme ;
Pour le lendemain, passe : et j'en vois aujourd'hui
Qui voudroient bien pouvoir l'oublier comme lui.

F I N.

LE RETOUR

IMPRÉVU,

COMÉDIE

EN PROSE ET EN UN ACTE ;

Représentée, pour la première fois, le jeudi
11 février 1700.



P E R S O N N A G E S .

M. GERONTE, *père de Clitandre.*

CLITANDRE, *amant de Lucile.*

Mad. BERTRAND, *tante de Lucile.*

LUCILÉ.

CIDALISE.

LE MARQUIS.

LISETTE.

M. ANDRÉ, *usurier.*

MERLIN, *valet de Clitandre.*

JAQUINET, *valet de M. Géronte.*

La scène est à Paris.



LE RETOUR
IMPRÉVU,
COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mad. BERTRAND, LISETTE.

Mad. BERTRAND.

Ah! vous voilà! Je suis fort aise de vous rencontrer.
Parlons ensemble un peu sérieusement, je vous prie,
mademoiselle Lisette.

LISETTE.

Aussi sérieusement qu'il vous plaira, madame Ber-
trand.

Mad. B E R T R A N D .

Savez-vous bien que je suis fort mécontente de la conduite et des manières de ma nièce ?

L I S E T T E .

Comment donc, madame ! que fait-elle de mal, s'il vous plaît ?

Mad. B E R T R A N D .

Elle ne fait rien que de mal ; et le pis que j'y trouve, c'est qu'elle garde auprès d'elle une coquine comme vous, qui ne lui donnez que de mauvais conseils, et qui la poussez dans un précipice où son penchant ne l'entraîne déjà que trop.

L I S E T T E .

Voilà un discours très-sérieux au moins, madame ; et si je répondois aussi sérieusement, la fin de la conversation pourroit bien faire rire : mais le respect que j'ai pour votre âge, et pour la tante de ma maîtresse, m'empêchera de vous répondre avec aigreur.

Mad. B E R T R A N D .

Vous avez bien de la modération !

L I S E T T E .

Il seroit à souhaiter, madame, que vous en eussiez

autant ; vous ne seriez pas la première à scandaliser votre nièce , et à la décrier , comme vous faites dans le monde , par des discours qui n'ont point d'autre fondement que le dérèglement de votre imagination.

Mad. BERTRAND.

Comment , impudente ! le dérèglement de mon imagination ! c'est le dérèglement de vos actions qui me fait parler ; et il n'y a rien de plus horrible que la vie que vous faites.

L I S E T T E.

Comment donc , madame ! Quelle vie faisons-nous , s'il vous plaît ?

Mad. BERTRAND.

Quelle ? Y a-t-il rien de plus scandaleux que la dépense que Lucile fait tous les jours ? une fille qui n'a pas un sou de revenu !

L I S E T T E.

Nous avons du crédit , madame.

Mad. BERTRAND.

C'est bien à elle d'avoir seule une grosse maison ; des habits magifiques !

L I S E T T E.

Est-il défendu de faire fortune ?

Mad. B E R T R A N D.

Et comment la fait-elle , cette fortune ?

L I S E T T E.

Fort innocemment : elle boit , mange , chante , rit , joue , se promène : les biens nous viennent en dormant , je vous en assure.

Mad. B E R T R A N D.

Et la réputation se perd de même. Elle verra ce qu'il lui arrivera ; elle n'aura pas un sou de mon bien , premièrement : ma fille unique ne veut plus être religieuse : je m'en vais la marier : mon frère le chanoine qui lui en veut depuis long-temps , la déshériterà ; car il est vindicatif. Patience , patience ; elle ne sera pas toujours jeune.

L I S E T T E.

Hé ! vraiment , c'est pour cela que nous songeons à profiter de la belle saison.

Mad. B E R T R A N D.

Oui ! fort bien ! et tout le profit qui vous en demeu-

rera , c'est que vous mourrez toutes deux à l'hôpital ,
et déshonorées encore.

L I S E T T E .

Oh ! pour cela , non , madame ; un bon mariage
va nous mettre à couvert de la prédiction.

Mad. B E B T R A N D .

Un bon mariage ! Elle va se marier ?

L I S E T T E .

Oui , madame.

Mar. B E R T R A N D .

A la bonne heure , je ne m'en mêle point ; je la re-
nonce pour ma nièce , et je ne prétends pas aider à
tromper personne. Adieu.

L I S E T T E .

Nous ferons bien nos affaires sans vous , ne vous
mettez pas en peine.

Mad. B E R T R A N D .

Je crois que ce sera quelque belle alliance !

L I S E T T E .

Ce sera un mariage dans toutes les formes ; et ,
quand il sera fait , vous serez trop heureuse de nous
faire la cour , et d'être la tante de votre nièce.

SCENE II.

MERLIN, LISETTE.

MERLIN.

BON jour, ma chère enfant. Qui est cette vieille madame avec qui tu étois en conversation ?

LISETTE.

Quoi ! tu ne connois pas madame Bertrand, la tante de ma maîtresse ?

MERLIN.

Si fait vraiment, je ne connois autre ; je ne l'avois pas bien envisagée.

LISETTE.

C'est une femme fort à son aise, qui a de bonnes rentes sur la ville, des maisons à Paris. Lucile est fort bien apparentée, au moins.

MERLIN.

Oui ; mais elle n'en est pas plus riche.

LISETTE.

Il ne faut désespérer de rien ; cela peut venir. S'il

lui

lui mouroit trois oncles, deux tantes, trois couples de cousins-germains, deux paires de neveux, et autant de nièces, elle se trouveroit une grosse héritière.

MERLIN.

Comment diable! Mais sais-tu bien qu'en temps de peste cette fille-la pourroit devenir un très-gros parti?

LISETTE.

Le parti n'est pas mauvais dès-à-présent; et la beauté...

MERLIN.

Tu as raison, sa beauté tient lieu de tout; et mon maître est absolument déterminé à l'épouser.

LISETTE.

Et elle, absolument déterminée à épouser ton maître.

MERLIN.

Il y aura peut-être quelque tribulation à essayer au retour de notre bon-homme de père: mais il ne reviendra pas sitôt, nous aurons le temps de nous préparer; et mon maître ne sera pas malheureux, s'il n'a que ce chagrain-la de son mariage.

LISETTE.

Comment donc? que veux-tu dire?

MERLIN.

Le mariage est sujet à de grandes révolutions.

LISETTE.

Ah ! ah ! tu es encore un plaisant visage, de croire que Clitandre puisse jamais se repentir d'avoir épousé Lucile, une fille que j'ai élevée !

MERLIN.

Tant pis.

LISETTE.

Une fille belle, jeune et bien faite !

MERLIN.

Il n'y a pas là de quoi se rassurer

LISETTE.

Une fille aisée à vivre !

MERLIN.

La plupart des filles ne le sont que trop.

LISETTE.

Une fille sage et vertueuse.

MERLIN.

Et c'est toi qui l'as élevée.

L I S E T T E.

Parle donc , maraud ; que veux-tu dire ?

M E R L I N.

Tiens , veux-tu que je te parle franchement ? Cette alliance ne me plaît point du tout ; et je ne prévois pas que nous y trouvions notre compte ni l'un ni l'autre. Clitandre fait de la dépense , parce qu'il est amoureux ; l'amour rend libéral , le mariage corrige l'amour : si mon maître devenoit avare , où en serions-nous ?

L I S E T T E.

Il est d'un naturel trop prodigue pour devenir jamais trop économe. A-t-il donné de bons ordres pour le régal d'aujourd'hui ?

M E R L I N.

Jet'en répons. Trois garçons de la Guerbois viennent d'arriver avec tout leur attirail de cuisine ; Camel , le fameux Camel , marchoit à leur tête. L'illustre Forel a envoyé six douzaines de bouteilles de vin de Champagne comme il n'y en a point : il l'a fait lui-même.

L I S E T T E.

Tant mieux ; j'aime la bonne chère.

SCENE III.

CLITANDRE, MERLIN, LISETTE.

LISETTE, à *Merlin*.

MAIS, voici ton maître.

CLITANDRE.

Hé! bonjour, ma chère Lisette. Comment te portes-tu, mon enfant? Que fait ta belle maîtresse?

LISETTE.

Elle est chez elle avec Cidalise.

CLITANDRE.

Va, cours, ma chère Lisette, la prier de se rendre au plutôt ici; je n'ai d'heureux momens que ceux que je passe avec elle.

LISETTE.

Que vous êtes bien faits l'un pour l'autre! Elles'ennuie à la mort quand elle ne vous voit point: elle ne tardera pas, je vous en réponds.

SCENE IV.

CLITANDRE, MERLIN.

MERLIN.

Hé bien ! monsieur, vous allez donc épouser ? Vous voici, graces au ciel, bientôt à la conclusion de votre amour, et à la fin de votre argent. C'est vraiment bien fait de terminer ainsi toutes ses affaires. Mais, s'il vous plaît, qu'allons-nous faire, en attendant le retour de monsieur votre père, qui est en Espagne depuis un an, pour les affaires de son commerce ? Et que ferons-nous quand il sera revenu ?

CLITANDRE.

Que tu es impertient avec tes réflexions ! Hé ! mon ami, jouissons du présent ; n'ayons point de regret au passé, et ne lisons point des choses fâcheuses dans l'avenir. N'as-tu pas reçu de l'argent pour moi ces jours passés ?

MERLIN.

Il n'y a que trois semaines que j'ai touché une demi-année d'avance de ce fermier à qui vous avez donné quittance de l'année entière.

CLITANDRE.

Bon.

MERLIN.

J'ai reçu, l'autre semaine, dix-huit cens livres de ce curieux, pour ces deux grands tableaux dont votre père avoit refusé deux mille écus quelque temps avant que de partir.

CLITANDRE.

Bon.

MERLIN.

Bon? J'ai encore eu deux cens louis d'or de ce frippier pour cette tapisserie que monsieur votre père avoit achetée, il y a deux ans, cinq mille francs, à un inventaire.

CLITANDRE.

Bon.

MERLIN.

Oui, oui, nous avons fait de bons marchés pendant son absence, n'est-ce pas?

CLITANDRE.

Voilà un petit rafraîchissement qui nous mènera quelque tems, et nous travaillerons ensuite sur nouveaux frais.

MERLIN.

Travaillez-y donc vous-même ; car pour moi , je fais conscience d'être l'instrument et la cheville ouvrière de votre ruine : c'est par mes soins que vous avez trouvé le moyen de dissiper plus de dix mille écus , sans compter douze ou quinze mille francs que vous devez encore à plusieurs quidams , usuriers ou notaires (c'est presque la même chose) , qui nous vont tomber sur le corps au premier jour.

CLITANDRE.

Celui qui m'embarrasse le plus , c'est ce persécutant monsieur André ; et , si , je ne lui dois que trois mille cinq cens livres.

MERLIN.

Il ne vous a prêté que cela ; mais vous avez fait le billet de deux mille écus. Il a , depuis quatre jours , obtenu contre vous une sentence des consuls ; et il ne seroit pas plaisant , que le jour de la noce , il vous fit coucher au châtelet.

CLITANDRE.

Nous trouverons des expédiens pour nous parer de cet inconvénient.

MERLIN.

Hé ! quel expédient trouver ? Nous avons fait argent

de tout; les revenus sont touchés d'avance; la maison de la ville est démeublée, à faire pitié; nous avons abattu les bois de la maison de campagne, sous prétexte d'avoir de la vue! Pour moi, je vous avoue que je suis à bout.

CLITANDRE.

Si mon père peut être encore cinq ou six mois sans venir, j'aurais le temps de réparer, par mon économie, les premiers désordres de ma jeunesse.

MERLIN.

Assurément. Et monsieur votre père, de son côté, ne travaille-t-il pas à reboucher tous ces trous-la?

CLITANDRE.

Sans doute.

MERLIN.

Il vaut mieux que vous fassiez toutes ces sottises-la de son vivant, qu'après sa mort; il ne seroit plus en état d'y remédier.

CLITANDRE.

Tu as raison, Merlin.

MERLIN.

Allez, monsieur, vous n'avez pas tant de tort

qu'on diroit bien. Monsieur votre père fera un gros profit pendant son voyage, vous aurez fait une grosse dépense pendant son absence. Quand il reviendra, de quoi aura-t-il à se plaindre? Ce sera comme s'il n'avoit bougé de chez lui; et, au pis aller, ce sera lui qui aura eu tort de voyager,

CLITANDRE.

Que tu parles aujourd'hui de bon sens, mon pauvre Merlin!

MERLIN.

Entre nous ce n'est pas un grand génie que monsieur votre père; je l'ai mené autrefois par le nez, comme vous savez; je lui fais accroire ce que je veux; et quand il reviendrait présentement, je me sens encore assez de vigueur pour vous tirer des affaires les plus épineuses. Allons, monsieur, grande chère et bon feu, le courage me revient. Combien serez-vous à table aujourd'hui?

CLITANDRE.

Cinq ou six.

MERLIN.

Et votre bon ami le Marquis, soi-disant tel, qui vous aide à manger si généreusement votre bien, et qui n'est qu'un fat au bout du compte, y sera-t-il?

Il me l'a promis.

SCENE V.

LUCILE, CICALISE, CLITANDRE,
MERLIN, LISETTE.

CLITANDRE, *à Merlin.*

MAIS voici la charmante Lucile et sa cousine.

LUCILE.

Les démarches que vous me faites faire, Clitandre, ne peuvent être justifiées que par le succès qu'elles vont avoir ; et je serois entièrement perdue dans le monde, si le mariage ne mettoit fin à toutes les parties de plaisir où je me laisse engager tous les jours.

CLITANDRE.

Je n'ai jamais eu d'autres sentimens, belle Lucile ; et voilà votre amie qui peut vous en rendre témoignage.

CICALISE, *à Clitandre.*

Je suis caution de la bonté de votre cœur, et vous touchez au moment de la justifier par vous-même.

Mais moi, qui n'entre pour rien dans l'aventure, et qui n'ai point en vue de conclusion, quel personnage est-ce que je fais dans tout ceci ? Et que dira-t-on, je vous prie ?

MERLIN, *à Cidalise.*

On dira qu'on se fait pendre par compagnie ; et, par compagnie, il ne tiendra qu'à vous de vous faire épouser ; mon maître a tant d'amis, vous n'avez qu'à dire.

LISETTE, *à Cidalise.*

Prenez-en quelqu'un, madame ; plus on est de fous, plus on rit. Allons, déterminez vous.

MERLIN.

Je me donne au diable, pendant que nous sommes en train, il me prend envie d'épouser Lisette aussi par compagnie, moi ; c'est une chose bien contagieuse que l'exemple.

CLITANDRE, *à Cidalise.*

Je voudrais que le nôtre la pût engager à nous imiter ; et j'ai un jeune homme de mes amis qui s'est brouillé depuis quelques jours avec sa famille.

MERLIN, *à Cidalise.*

Voilà le vrai moyen de le raccommoder. Le cœur vous en dit-il ?

CIDALISE.

Non, ces sortes d'alliances-là ne me plaisent point. Je ne dépends de personne ; je veux prendre un mari aussi indépendant que moi.

M R R L I N.

C'est bien fait ; il n'est rien tel que d'avoir tous deux la bride sur le cou. Mais voici votre Marquis qui vient au rendez-vous. Je vais voir si tout se prépare pour votre souper.

SCENE VI.

LE MARQUIS, CLITANDRE, LUCILE,
CIDALISE, LISETTE.

LE MARQUIS.

SERVITEUR, mon ami. Ah ! mesdames, je suis ravi de vous voir : vous m'attendiez, c'est bien fait : je suis l'ame de vos parties, j'en conviens ; le premier mobile de vos plaisirs, je le sais. Où en sommes-nous ? Le souper est-il prêt ? Epouserons-nous ? Aurons-nous du vin abondamment ? Allons, de la gaieté ; je ne me suis jamais senti de si belle humeur, et je vous défie de m'ennuyer.

CIDALISE.

CIDALISE.

En vérité, monsieur le Marquis, vous vous êtes bien fait attendre.

LISETTE.

Cela seroit beau, qu'un Marquis fût le premier au rendez-vous ! On croiroit qu'il n'auroit rien à faire.

LE MARQUIS.

Je vous assure, mesdames, qu'à moins de voler, on ne peut faire plus de diligence ; il n'y a pas, en vérité, trois quarts-d'heure que je suis parti de Versailles. Vous connoissez ce cheval barbe, et cette jument arabe, que je mets ordinairement à ma chaise, il n'y a pas deux meilleurs animaux pour un rendez-vous de vitesse.

CLITANDRE, *au Marquis.*

Quelle affaire si pressée ?

LE MARQUIS.

Et un postillon... un postillon, qui n'est pas plus gros que le poing, et qui va comme le vent. Si nous n'avions pas, nous autres, de ces voitures volantes là, nous manquerois la moitié de nos occasions.

LUCILE.

Et depuis quand, monsieur le Marquis, vous mêlez-vous d'aller à Versailles ? Il me semble que vous faites ordinairement votre cour à Paris.

LE MARQUIS, *à Clitandre.*

Hé bien ! qu'est-ce, mon cher ? Te voilà au comble des plaisirs, tu vas nager dans les délices ; tu sais l'intérêt que je prends à tout ce qui te touche. Quelle félicité, lorsque deux cœurs bien épris approchent au moment attendu.... là, qu'on se voit à la queue du roman !

(*Il chante.*)

« Sangatide, ce jour est un grand jour pour vous. »

CLITANDRE.

Je ressens mon bonheur dans toute son étendue. Mais, dis-moi, je te prie, as-tu passé, comme tu m'avois promis, chez ce jouaillier, pour ces diamans ?

LE MARQUIS, *à Cidalise.*

Et vous, la belle cousine, qu'est-ce ? Le cœur ne vous en dit-il point ? Il faut que l'exemple vous encourage. Ne voulez-vous point, en vous mariant, payer vos dettes à l'amour et à la nature ? Fi ! que

cela est vilain d'être une grande inutile dans le monde!

CIDALISE.

L'état de fille ne m'a point encore ennuyée.

LE MARQUIS.

Ce sera quand il vous plaira, au moins, que nous ferons quelque marché de cœur ensemble; je suis fait pour les dames; et les dames, sans vanité, sont aussi faites pour moi. Je veux être déshonoré, si je ne vous trouve fort à mon gré; je me sens même de la disposition à vous aimer un jour à l'adoration, à la fureur; mais point de mariage au moins, point de mariage; j'aime les amours sans conséquence: vous m'entendez bien?

LISETTE.

Vraiment, ce discours-la est assez clair; il n'a pas besoin de commentaire. Quoi! monsieur le Marquis...

LE MARQUIS, à *Clitandre*.

Il n'est pas connoissable depuis qu'il me hante, ce petit homme. Il est vrai que je n'ai pas mon pareil pour débourgeoiser un enfant de famille, le mettre dans le monde, le pousser dans le jeu, lui donner le bon goût pour les habits, les meubles, les

équipages. Je le mène un peu roide ; mais ces petits messieurs-la ne sont-ils pas trop heureux qu'on leur inspire les manières de cour , et qu'on leur apprenne à se ruiner en deux ou trois ans ?

LUCILE, *au Marquis.*

Avez-vous bien des écoliers ?

LE MARQUIS.

A propos, où est Merlin ? je ne le vois point ici : c'est un joli garçon ; je l'aime ; je le trouve admirable pour faire une ressource, pour écarter les créanciers, amadouer des usuriers, persuader des marchands, démeubler une maison en un tour de main. (*à Clitandre.*) Que ton père a eu de prévoyance, d'esprit, de jugement, de te laisser un gouverneur aussi sage, un économe aussi entendu ! Ce coquin-la vaut vingt mille livre de rente, comme un sou, à un enfant de famille.

SCENE VII.

MERLIN, LUCILE, CIDALISE, LE MARQUIS,
CLITANDRE, LISETTE.

MERLIN.

MESSEURS et mesdames, quand vous voudrez
entrer, le souper est tout prêt.

LE MARQUIS.

Oui, c'est bien dit ; ne perdons point de temps.
Je vous disois bien que Merlin étoit un joli garçon !
Je me sens en disposition louable de bien boire du
vin ; vous allez voir, si j'en tiens raisonnablement.
Allons, mesdames, qui m'aime, me suive.

CLITANDRE.

Les momens sont trop chers aux amans ; n'en
perdons aucun.

SCENE VIII.

MERLIN, *seul.*

VOILA, Dieu merci, les affaires en bon train : nos
amans sont en joie ; fasse le ciel que cela dure long-
temps !

SCENE IX.

JAQUINET, MERLIN.

MERLIN.

MAIS que vois-je ? voilà, je crois, Jaquinet, le valet de notre bon-homme.

JAQUINET.

A la fin me voilà. Hé ! bon jour, Merlin ; soyez le bien retrouvé. Comment te portes-tu ?

MERLIN, *à part.*

Et vous le mal revenu. (*haut.*) Monsieur Jaquinet, comment t'en va ?

JAQUINET.

Tu vois, mon enfant ; le mieux du monde. A la fatigue près, nous avons fait un bon voyage.

MERLIN.

Comment vous avez fait un bon voyage ! Tu n'es donc pas venu tout seul ?

JAQUINET.

La belle question ! vraiment non ; je suis arrivé

avec mon maître; et, pendant qu'il est allé avec le carosse de voiture faire visiter à la douane quelques ballots de marchandises, il m'a fait prendre les devans, pour venir dire à monsieur son fils qu'il est de retour en parfaite santé.

MERLIN.

Voilà une nouvelle qui le réjouira fort. (*à part.*)
Qu'allons-nous faire?

JAQUINET.

Qu'as-tu? Il me semble que tu ne me fais guère bonne mine; et tu ne me parois pas trop content de notre arrivée.

MERLIN, *à part.*

Je ne sais pas celui qu'elle chagrinerà le plus. Tout est perdu. (*haut.*) Et, dis-moi, le bon-homme a-t-il affaire pour long-temps à cette douane?

JAQUINET.

Non: il sera ici dans un moment.

MERLIN, *à part.*

Dans un moment! Où me fourrerai-je?

JAQUINET.

Mais que diable as-tu donc? parle.

168 LE RETOUR IMPREVU ,

MERLIN.

Je ne saurois. (*à part.*) Ah ! le maudit vieillard !
revenir si mal-à-propos , et ne pas avertir qu'il re-
vient encore ! cela est bien traître.

JAQUINET.

Te voilà bien intrigué ! Ce retour imprévu ne dé-
rangeroit-il point un peu vos petites affaires ?

MERLIN.

Oh ! non ; elles sont toutes dérangées , de par tous
les diables.

JAQUINET.

Tant pis.

MERLIN.

Jaquinet , mon pauvre Jaquinet , aide - moi un
peu à sortir d'intrigue , je te prie.

JAQUINET.

Moi ? Que veux-tu que je fasse ?

MERLIN.

Va te reposer ? rentre au logis , tu trouveras bonne
compagnie : ne t'effarouche point , on te fera boire
de bon vin de Champagne.

JAQUINET.

Cela n'est pas bien difficile.

MERLIN.

Dis à mon maître que son père est de retour, mais qu'il ne s'embarresse point : je vais l'attendre ici, et tâcher de faire ensorte que nous puissions.... (*à part.*) Je me donne au diable, si je sais comment m'y prendre. (*haut.*) Dis-lui qu'il se tienne en repos ; et toi, commence par t'enivrer, et tu t'iras coucher. Bon soir.

JAQUINET.

J'exécuterai tes ordres à merveille, ne te mets pas en peine.

SCENE X.

MERLIN, *seul.*

ALLONS, Merlin ; de la vivacité, mon enfant, de la présence d'esprit. Ceci est violent : un père qui revient, en *in-promptu*, d'un long voyage ; un fils dans la débauche, sa maison en désordre, pleine de cuisiniers ! Il faut se tirer d'embaras.

SCENE XI.

GERONTE, MERLIN.

MERLIN.

AH ! le voici. Tenons-nous un peu à l'écart, et songeons d'abord aux moyens de l'empêcher d'entrer chez lui.

GERONTE, *d lui-même.*

Enfin, après bien des travaux et des dangers, voilà, grâces au ciel, mon voyage heureusement terminé ; je retrouve ma chère maison, et je crois que mon fils sera bien sensible au plaisir de me revoir en bonne santé.

MERLIN, *d part.*

Nous le serions bien davantage, à celui de te savoir encore bien loin d'ici.

GERONTE.

Les enfans ont bien de l'obligation aux pères qui se donnent tant de peine pour leur laisser du bien.

MERLIN, *d part.*

Oui ; mais ils n'en ont guère à ceux qui reviennent si mal-à-propos.

GERONTE.

Je ne veux pas différer davantage à rentrer chez moi, et à donner à mon fils le plaisir que lui doit causer mon retour : je crois que le pauvre garçon mourra de joie en me revoyant.

MERLIN, à part.

Je le tiens déjà plus que demi-mort. Mais il faut l'aborder. (*haut.*) Que vois-je ? Juste ciel ! Suis-je bien éveillé ? Est-ce un spectre ?

GERONTE.

Je crois, si je ne me trompe, que voilà Merlin.

MERLIN.

Mais vraiment ! c'est monsieur Geronte lui-même ou c'est le diable sous sa figure. Sérieusement parlant, seroit-ce vous, mon cher maître ?

GERONTE.

Oui, c'est moi, Merlin. Comment te portes-tu ?

MERLIN.

Vous voyez, monsieur ; fort à votre service, comme un serviteur fidèle, gai, gaillard, et toujours prêt à vous obéir.

GERONTE.

Voilà qui est bien. Entrons au logis. (*Il va pour entrer chez lui.*)

MERLIN, *l'arrêtant.*

Nous ne vous attendions point, je vous assure; et vous êtes tombé des nues pour nous, en vérité.

GERONTE.

Non; je suis venu par le carosse de Bourdeaux, où mon vaisseau est heureusement arrivé depuis quelques jours... Mais nous serons aussi bien... (*Il va pour entrer chez chez lui.*)

MERLIN, *l'arrêtant.*

Que vous vous portez bien! Quel visage! Quel embonpoint! Il faut que l'air du pays d'où vous venez soit merveilleux pour les gens de votre âge. Vous y deviez bien demeurer, monsieur, pour votre santé, (*là part.*) et pour notre repos.

GERONTE.

Comment se porte mon fils? A-t-il eu grand soin de mes affaires, et mes deniers ont-ils bien profité entre ses mains?

MERLIN.

Oh! pour cela, je vous en réponds; il s'en est servi

d'une manière... Vous ne sauriez comprendre comme ce jeune homme-la aime l'argent : il a mis vos affaires dans un état... dont vous serez étonné , sur ma parole.

GERONTE.

Que tu me fais de plaisir , Merlin , de m'apprendre une aussi bonne nouvelle ! Je trouverai donc une grosse somme d'argent qu'il aura amassée ?

MERLIN.

Point du tout , monsieur.

GERONTE.

Comment point du tout !

MERLIN.

Et non , vous dis-je ; ce garçon-la est bien meilleur ménager que vous ne pensez ; il suit vos traces , il fatigue son argent à outrance ; et , sitôt qu'il a dix pistoles , il les fait travailler jour et nuit.

GERONTE.

Voilà ce que c'est que de donner aux enfans de bonnes leçons , et de bons exemples à suivre. Je me meurs d'impatience de l'embrasser : allons , Merlin.

MERLIN.

Il n'est pas au logis , monsieur ; et , si vous êtes si pressé de le voir...

SCENE XII.

M. ANDRÉ, GERONTE, MERLIN.

M. ANDRÉ.

BON jour, monsieur Merlin.

MERLIN.

Votre valet, monsieur André, votre valet. (*d part.*)
Voilà un coquin d'usurier qui prend bien son temps
pour venir demander de l'argent.

M. ANDRÉ.

Savez-vous bien, monsieur Merlin, que je suis las
de venir tous les jours sans trouver votre maître; et
que, s'il ne me paie aujourd'hui, je le ferai coffrer
demain, afin que vous le sachiez.

MERLIN, *bas.*

Nous voilà gâtés.

GERONTE, *d Merlin.*

Quelle affaire avez-vous donc ?

MERLIN, *bas d Geronte.*

Je vous l'expliquerai tantôt, ne vous mettez pas
en peine.

M. ANDRE, à *Géronte*.

Une affaire de deux mille écus qui me sont dûs par son maître, dont j'ai le billet, et, en vertu d'icelui, une bonne sentence par corps, que je vais faire mettre à exécution.

GERONTE.

Qu'est-ce que cela veut dire, Merlin ?

MERLIN.

C'est un maraud qui le feroit comme il le dit.

GERONTE, à *M. André*.

Clitandre vous doit deux mille écus ?

M. ANDRE, à *Géronte*.

Oui, justement, Clitandre, un enfant de famille, dont le père est allé je ne sais où, et qui sera bien surpris, à son retour, quand il apprendra la vie que son fils mène pendant son absence.

MERLIN, à *part*.

Cela va mal.

M. ANDRÉ.

Autant le fils est joueur, dépensier et prodigue ; autant le père, à ce qu'on dit, est un vilain, un ladre, un fesse-Mathieu.

GERONTE.

Que voulez-vous dire avec votre ladre et votre fesse-Mathieu ?

M. ANDRÉ.

Ce n'est pas de vous que je veux parler, c'est du père de Clitandre, qui est un sot, un imbécille.

GERONTE.

Merlin. . . .

MERLIN, à *Geronte*.

Il vous dit vrai, monsieur, Clitandre lui doit deux mille écus.

GERONTE.

Et tu dis qu'il a été d'une si bonne conduite !

MERLIN.

Oui, monsieur ; c'est un effet de sa bonne conduite de devoir cet argent-la.

GERONTE.

Comment ! emprunter deux mille écus d'un usurier ! car je vois bien, à la mine, que monsieur est du métier.

M. ANDRÉ, *à Géronte.*

Oui, monsieur; et je vous crois aussi de la profession.

MERLIN, *à part.*

Comme les honnêtes gens se connoissent!

GERONTE, *à Merlin.*

Tu appelles cela l'effet d'une bonne conduite!

MERLIN, *bas à Géronte.*

Paix, ne dites mot. Quand vous saurez le fond de cette affaire-la, vous serez charmé de monsieur votre fils; il a acheté une maison de dix mille écus.

GERONTE.

Une maison de dix mille écus!

MERLIN, *bas à Géronte.*

Qui en vaut plus de quinze; et, comme il n'avoit que vingt-quatre mille francs d'argent comptant, pour ne pas manquer un si bon marché, il a emprunté les deux mille écus en question de l'honnête fripon que vous voyez. Vous n'êtes plus si fâché que vous étiez, je gage?

GERONTE.

Au contraire, je ne me sens pas de joie. (*à M. André.*)

378 LE RETOUR IMPREVU ,
Oh! ça, monsieur, ce Clitandre, qui vous doit
de l'argent, est mon fils.

MERLIN, *à M. André.*

Et monsieur est son père, entendez-vous?

M. ANDRÉ.

J'en ai bien de la joie.

GERONTE, *à M. André.*

Ne vous mettez point en peine de vos deux mille
écus; j'approuve l'usage que mon fils en a fait. Re-
venez demain, c'est de l'argent comptant.

M. ANDRÉ.

Soit. Je suis votre valet.

SCENE XIII.

GERONTE, MERLIN.

GERONTE.

ET, dis-moi un peu, dans quel endroit de la ville
mon fils a-t-il acheté cette maison?

MERLIN.

Dans quel endroit?

GERONTE.

Oui. Il y a des quartiers meilleurs les uns que les autres ; celui-ci , par exemple....

MERLIN.

Mais vraiment, c'est aussi dans celui-ci qu'il l'a achetée.

GERONTE.

Bon, tant mieux. Où cela ?

MERLIN.

Tenez ; voyez-vous bien cette maison couverte d'ardoise, dont les fenêtres sont reblanchies depuis peu ?

GERONTE.

Oui. Hé bien ?

MERLIN.

Ce n'est pas celle-là ; mais un peu plus loin à gauche, là... cette grande porte cochère qui est vis-à-vis de cette autre qui est vis-à-vis d'elle, là... dans cette autre rue.

GERONTE.

Je ne saurois voir cela d'ici.

MERLIN.

Ce n'est pas ma faute.

GERONTE.

Ne seroit-ce point la maison de madame Bertrand ?

MERLIN.

Justement , de madame Bertrand ; la voilà : c'est une bonne acquisition , n'est-ce pas ?

GERONTE.

Oui vraiment. Mais pourquoi cette femme-la vend elle ses héritages ?

MERLIN.

On ne prévoit pas tout ce qui arrive. Il lui est survenu un grand malheur ; elle est devenue folle.

GERONTE.

Elle est devenue folle ?

MERLIN.

Oui , monsieur. Sa famille l'a fait interdire ; et son fils , qui est un dissipateur , a donné sa maison pour la moitié de ce qu'elle vaut. (*à part.*) Je m'em-
bourbe ici de plus en plus.

COMEDIE.

381

GERONTE.

Mais elle n'avoit point de fils quand je suis parti.

MERLIN.

Elle n'en avoit point ?

GERONTE.

Non, assurément.

MERLIN.

Il faut donc que ce soit sa fille.

GERONTE.

Je suis fâché de son accident. Mais je m'amuse
ici trop long-temps ; fais-moi ouvrir la porte.

MERLIN, *à part.*

Ouf ! nous voilà dans la crise.

GERONTE.

Te voilà bien consterné ! Seroit-il arrivé quelque
accident à mon fils ?

MERLIN.

Non, monsieur.

GERONTE.

M'auroit-on volé pendant mon absence ?

M E R L I N.

Pas tout-à-fait... (*à part.*) Que lui dirai-je?

G E R O N T E.

Explique-toi donc ; parle.

M E R L I N.

J'ai peine à retenir mes larmes. N'entrez pas, monsieur. Votre maison, cette chère maison que que vous aimez tant... depuis six mois...

G E R O N T E.

Hé bien ! ma maison depuis six mois....

M E R L I N.

Le diable s'en est emparé, monsieur ; il nous a fallu déloger à mi-terme.

G E R O N T E.

Le diable s'est emparé de ma maison?

M E R L I N.

Oui, monsieur : il y revient des lutins lutinans... C'est ce qui a obligé votre fils à acheter cette autre maison ; nous ne pouvions plus demeurer dans celle-là.

GERONTE.

Tu te moques de moi; cela n'est pas croyable.

MERLIN.

Il n'y a sortes de niche qu'ils ne m'aient faites; tantôt ils me chatouilloient la plante des pieds, tantôt ils me faisoient la barbe avec un fer chaud; et, toutes les nuits régulièrement, ils me donnoient des camoufflets qui puoient le soufre....

GERONTE.

Mais, encore une fois, je crois que tu te moques de moi.

MERLIN.

Point du tout, monsieur; qu'est-ce qu'il m'en reviendrait? Nous avons vu là-dessus les meilleures devineresses de Paris, la Duverger même: il n'y a pas eu moyen de les faire déguerpir: ce diable-la est furieusement tenace; c'est celui qui possède ordinairement les femmes, quand elles ont le diable au corps.

GERONTE.

Une frayeur soudaine commence à me saisir. Et dis-moi, je te prie, n'ont-ils point été dans ma cave?

M E R L I N.

Hélas ! monsieur, ils ont fourragé par-tout.

G E R O N T E.

Ah ! je suis perdu ; j'ai caché , en terre , un sac de cuir où il y a vingt mille francs.

M E R L I N.

Vingt mille francs ! Quoi ! monsieur , il y a vingt mille francs dans votre maison ?

G E R O N T E.

Tout autant , mon pauvre Merlin.

M E R L I N.

Ah ! voilà ce que c'est ; les diables cherchent les trésors , comme vous savez. Et en quel endroit ?

G E R O N T E.

Dans la cave.

M E R L I N.

Dans la cave ? Justement , c'est-là qu'ils font leur sabbat. (*à part.*) Ah ! si nous l'avions su plutôt...
(*haut.*) Et de quel côté , s'il vous plaît ?

G E R O N T E.

A gauche , en entrant , sous une grande pierre noire , qui est à côté de la porte.

M E R L I N.

M E R L I N.

Sous une grande pierre noire , vingt mille francs !
 Vous deviez bien nous en avertir , vous nous eussiez
 épargné bien de l'embarras. C'est à gauche en en-
 trant , dites-vous ?

G E R O N T E.

Oui ; l'endroit n'est pas difficile à trouver.

M E R L I N , *à part.*

Je le trouverai bien. (*haut.*) Mais savez-vous bien,
 monsieur , que vous jouez-la à nous faire tordre le
 cou ? Et toute la somme est-elle en or ?

G E R O N T E.

Toute en louis vieux.

M E R L I N , *à part.*

Bon , elle en sera plus aisée à emporter. (*haut.*)
 Oh ! ça , monsieur , puisque nous savons la cause du
 mal , il ne sera pas difficile d'y remédier ; je crois
 que nous en viendrons à bout ; laissez-moi faire.

G E R O N T E.

J'ai peine à me persuader tout ce que tu me dis ;
 cependant on fait tant de contes sur ces matières-la

que je ne sais qu'en croire. Je m'en vais au devant de mes hardes , et je reviens sur mes pas pour voir ce qu'il faut faire en cette occasion. Qu'il y a de traverses dans la vie ! On ne sauroit avoir un peu de bien , que les hommes ou le diable ne cherchent à vous l'attraper.

SCENE XIV.

MERLIN , *seul.*

LE diable n'aura pas celui-ci.

SCENE XV.

LISSETTE , MERLIN.

LISSETTE.

AH ! mon pauvre Merlin , est-il vrai que le père de ton maître est arrivé ?

MERLIN.

Cela n'est que trop vrai : mais , pour nous en consoler , j'ai trouvé un trésor.

COMEDIE.

387

L I S E T T E.

Un trésor !

M E R L I N.

Il y a dans la cave , en entrant à gauche , sous une grande pierre noire , un sac de cuir qui contient vingt mille francs.

L I S E T T E.

Vingt mille francs !

M E R L I N.

Oui , mon enfant ; je te dirai cela plus ample-
ment : cours au sac , au sac ; c'est le plus pressé.

L I S E T T E.

Mais si . . .

M E R L I N.

Que le diable t'emporte avec tes si et tes mais.
J'entends monsieur Céronte qui revient sur ses pas ,
sauve-toi au plus vite. Au sac , au sac.

SCENE XVI.

MERLIN, *seul.*

Nous voilà dans un joli petit embarras ! et vogue la galère.

SCENE XVII.

MERLIN, GERONTE.

. GERONTE.

J'en'ai pas tardé, comme tu vois. J'ai trouvé mes gens à deux pas d'ici; et je les ai fait demeurer, parce qu'il m'est venu en pensée de mettre mes ballots dans cette maison que mon fils a achetée.

MERLIN, *à part.*

Nouvel embarras!

GERONTE.

Je ne la remets pas bien; viens-t-en m'y conduire toi-même.

MERLIN.

Je le veux bien, monsieur; mais...

GERONTE.

Quoi ! mais. . .

MERLIN.

Le diable ne s'est pas emparé de celle-là ; mais
madame Bertrand y loge encore.

GERONTE.

Elle y loge encore !

MERLIN.

Oui , vraiment. On est convenu qu'elle achèveroit
le terme : et , comme elle a l'esprit foible , elle se
met dans une fureur épouvantable quand on lui
parle de la vente de cette maison ; c'est-là sa plus
grande folie , voyez-vous !

GERONTE.

Je lui en parlerai d'une manière qui ne lui fera
pas de peine. Allons , viens.

MERLIN, *à part.*

Oh ! pour le coup , tout est perdu.

GERONTE.

Te me fais perdre patience. Je veux absolument
lui parler , te dis-je.

SCENE XVIII.

Mad. BERTRAND , GERONTE , MERLIN.

MERLIN.

Hé bien ! monsieur , parlez-lui donc ; la voilà qui vient heureusement : mais souvenez-vous toujours qu'elle est folle.

Mad. BERTRAND.

Comment ! voilà monsieur Gêronte de retour , je pense ?

MERLIN , *bas à Mad. Bertrand.*

Oui , madame , c'est lui-même ; mais il est revenu fou : son vaisseau a péri , il a bu de l'eau salée un peu plus que de raison ; cela lui a tourné la cervelle.

Mad. BERTRAND , *bas.*

Quel dommage ! le pauvre homme !

MERLIN , *bas à Mad. Bertrand.*

S'il s'avise de vous accoster par hasard , ne prenez pas garde à ce qu'il vous dira ; nous allons le faire enfermer. (*bas à Gêronte.*) Si vous lui parlez , ayez un peu d'égard à sa foiblesse ; songez qu'elle a le timbre un peu fêlé.

GERONTE, *bas à Merlin.*

Laisse-moi faire.

Mad. BERTRAND, *à part.*

Il a quelque chose d'égaré dans la vue.

GERONTE, *à part.*

Comme sa physionomie est changée ! elle a les yeux hagards.

Mad. BERTRAND, *haut.*

Hé bien ! qu'est-ce , monsieur Géronte ? vous voilà donc de retour dans ce pays-ci ?

GERONTE.

Prêt à vous rendre mes petits services.

Mad. BERTRAND.

J'ai bien du chagrin , en vérité , du malheur qui vous est arrivé.

GERONTE.

Il faut prendre patience. On dit qu'il revient des esprits dans ma maison ; il faudra bien qu'ils en délogent quand ils seront las d'y demeurer.

Mad. BERTRAND, *à part.*

Des esprits dans sa maison ! Il ne faut pas le contredire ; cela redoubleroit son mal.

GERONTE.

Je voudrais bien, madame Bertrand, mettre dans votre maison quelques ballots que j'ai rapportés de mon voyage.

Mad. BERTRAND.

Il ne se souvient pas que son vaisseau a péri; quelle pitié! (*haut.*) Je suis à votre service, et ma maison est plus à vous qu'à moi-même.

GERONTE.

Ah! madame, je ne prétends point abuser de l'état où vous êtes. (*à part à Merlin.*) Mais vraiment, Merlin, cette femme-la n'est pas si folle que tu me disois.

MERLIN, *bas à Gêronte.*

Elle a quelquefois de bons momens; mais cela ne dure pas.

GERONTE.

Dites-moi, madame Bertrand, êtes-vous toujours aussi sage, aussi raisonnable qu'à présent?

Mad. BERTRAND.

Je ne pense pas, monsieur Gêronte, qu'on m'ait jamais vue autrement.

GERONTE.

Mais si cela est, votre famille n'a point été en droit de vous faire interdire.

Mad. BERTRAND.

De me faire interdire, moi! de me faire interdire!

GERONTE, *à part.*

Elle ne connoît pas son mal.

Mad. BERTRAND.

Mais si vous n'êtes pas ordinairement plus fou qu'à présent, je trouve qu'on a grand tort de vous faire enfermer.

GERONTE.

Me faire enfermer! (*à part.*) Voilà la machine qui se détraque. Ça, ça, changeons de propos. (*haut.*) Hé bien! qu'est-ce, madame Bertrand? êtes-vous fâchée qu'on ait vendu votre maison?

Mad. BERTRAND.

On a vendu ma maison?

GERONTE.

Du moins vaut-il mieux que mon fils l'ait achetée qu'un autre, et que nous profitions du bon marché.

Mad. B E R T R A N D.

Mon pauvre monsieur Géronte, ma maison n'est point vendue, et elle n'est point à vendre.

G E R O N T E.

Là, là, ne vous chagrinez point; je prétends que vous y ayez toujours votre appartement, comme si elle étoit à vous, et que vous fussiez dans votre bon sens.

Mad. B E R T R A N D.

Qu'est-ce à dire, comme si j'étois dans mon bon sens? Allez, vous êtes un vieux fou; un vieux fou, à qui il ne faut point d'autre habitation que les petites-maisons; les petites-maisons, mon ami.

M E R L I N, *d part, d Mad. Bertrand.*

Etes-vous sage de vous emporter contre un extravagant?

G E R O N T E.

Oh! parbleu, puisque vous le prenez sur ce ton-là, vous sortirez de ma maison; elle m'appartient, et j'y ferai mettre mes ballots, malgré vous. Mais voyez cette vieille folle!

MERLIN, *à part*, à *Géronte*.

A quoi pensez-vous de vous mettre en colère contre une femme qui a perdu l'esprit?

Mad. BERTRAND.

Vous n'avez qu'à y venir, je vais vous y attendre.
Hoh! l'extravagant! (*à Merlin.*) Hâtez-vous de le faire enfermer; il devient furieux, je vous en avertis.

SCENE XIX.

MERLIN, *à part*.

Je ne sais pas comment je me tirerai de cette affaire.

SCENE XX.

LE MARQUIS *ivre*, GERONTE, MERLIN.

LE MARQUIS.

QUE veut donc dire tout ce tintamare-la ? vient-on, s'il vous plaît, faire tapage à la porte d'un honnête homme, et scandaliser toute une populace ?

GERONTE, *bas à Merlin.*

Merlin, qu'est-ce que cela veut dire ?

MERLIN, *bas à Geronte.*

Les diablés de chez vous sont un peu ivrognes ; ils se plaisent dans la cave.

GERONTE, *à Merlin.*

Il y a ici quelque fourberie ; je ne donne point là-dedans.

LE MARQUIS, *à Geronte.*

Il nous est revenu que le maître de ce logis vient d'arriver d'un long voyage ; seroit-ce vous par aventure ?

GERONTE.

GERONTE.

Oui, monsieur, c'est moi-même.

LE MARQUIS.

Je vous en félicite. C'est quelque chose de beau que les voyages, et cela façonne bien un jeune homme : il faut savoir comme monsieur votre fils s'est façonné pendant le vôtre ; les jolies manières.... Ce garçon-la est bien généreux : il ne vous ressemble pas ; vous êtes un vilain, vous.

GERONTE.

Monsieur, monsieur !...

MERLIN, *bas à Geronse.*

Ces lutins-là sont d'une insolence....

GERONTE.

Tu es un fripon.

LE MARQUIS.

Nous avons eu bien du chagrin, bien du souci, bien de la tribulation de votre retour, je veux dire de votre absence : votre fils en a pensé mourir de douleur, en vérité ; il a pris toutes les choses de la vie en

dégoût ; il s'est défait de toutes les vanités qui pouvoient l'attacher à la terre : richesses , meubles , ajustemens. Ce garçon-là vous aime , cela n'est pas croyable.

MERLIN.

Il seroit mort, je crois, de chagrin pendant votre absence, sans cet honnête monsieur-là.

GERONTE, *au Marquis.*

Hé ! que venez-vous faire chez moi , monsieur , s'il vous plaît ?

LE MARQUIS.

Ne le voyez-vous pas bien sans que je vous le dise ? J'y viens de boire du bon vin de Champagne , et ça fort bonne compagnie. Votre fils est encore à table , qui se console de votre absence du mieux qu'il est possible.

GERONTE.

Le fripon me ruine. Il faut aller.. (*Il va pour rentrer chez lui.*)

LE MARQUIS, *l'arrêtant.*

Alte-là, s'il vous plaît, je ne souffrirai pas que vous entriez là-dedans.

GERONTE.

Je n'entrerai pas dans ma maison ?

LE MARQUIS.

Non ; les lieux ne sont pas disposés pour vous recevoir.

GERONTE.

Qu'est-ce à dire ?

LE MARQUIS.

Il seroit beau , vraiment , qu'au retour d'un voyage , après une si longue absence , un fils qui sait vivre , et que j'ai façonné , eût l'impolitesse de recevoir son très-cher et honoré père dans une maison où il n'y a que les quatre murailles ?

GERONTE.

Que les quatre murailles ! Et ma belle tapisserie , qui me coûtoit près de deux mille écus , qu'est-elle devenue ?

LE MARQUIS.

Nous en avons eu dix-huit cens livres ; c'est bien vendre.

GERONTE.

Comment bien vendre ! une tenture comme celle-là !

LE MARQUIS.

Fi ! le sujet étoit lugubre ; elle représentoit la brûlure de Troie : il y avoit là-dedans un grand vilain cheval de bois, qui n'avoit ni bouche ni éperon : nous en avons fait un ami.

GERONTE, *d Merlin.*

Ah, pendard !

LE MARQUIS.

N'aviez-vous pas aussi deux grands tableaux qui représentoient quelque chose ?

GERONTE.

Oui vraiment ; ce sont deux originaux d'un fameux maître, qui représentent l'enlèvement des Sabines.

LE MARQUIS.

Justement : nous nous en sommes aussi défaits, mais par délicatesse de conscience.

GERONTE.

Par délicatesse de conscience !

LE MARQUIS.

Un homme sage , vertueux , religieux comme monsieur G ronte ! ah ! il y avoit là une immodeste Sabine , d coll t e , qui... Fi ! ces nudit s-là sont scandaleuses pour la jeunesse.

SCENE XXI.

Mad. BERTRAND , GERONTE , LE MARQUIS ,
MERLIN.

Mad. BERTRAND.

AH ! vraiment , je viens d'apprendre de jolies choses , monsieur G ronte ; et votre fils ,   ce qu'on dit , engage ma nièce dans de belles affaires.

GERONTE.

Je ne sais ce que c'est que votre nièce ; mais mon fils est un coquin , madame Bertrand.

MERLIN.

Oui , un débauché , qui m'a donné de mauvais conseils , et qui est cause...

Ne nous plaignons point les uns des autres, et ne parlons point mal des absens ; il ne faut point condamner les personnes sans les entendre. Un peu d'attention, monsieur GÉRONTE. Il est constant que si... vous prenez les choses du bon côté... quand vous serez content, tout le monde le sera... D'ailleurs, comme dans tout ceci il n'y a pas de votre faute, vous n'avez qu'à ne point faire de bruit, on n'aura pas le mot à vous dire.

GERONTE.

Allez au diable, avec votre galimathias.

SCÈNE XXII.

Les mêmes, LUCILE, CICALISE, LISETTE.

LISETTE *sort de la maison de Géronte, tenant un sac * de louis ; elle est suivie de LUCILE et de CICALISE, qui traversent la scène, et se retirent.*

GERONTE.

MAIS que vois-je ? mon sac et mes vingt mille francs qu'on emporte !

Mad. BERTRAND.

C'est cette coquine de Lisette et ma nièce.

* Ce sac doit être de cuir et d'un volume capable de contenir vingt mille francs en or.

SCENE XXIII et dernière.

CLITANDRE , GERONTE , LE MARQUIS ,
MERLIN , Mad. BERTRAND.

GERONTE.

ET mon fripon de fils ! Ah ! misérable !

CLITANDRE.

Il ne faut pas , mon père , abuser plus long-temps de votre crédulité. Tout ceci est un effet du zèle et de l'imagination de Merlin , pour vous empêcher d'entrer chez vous , où j'étois avec Lucile dans le dessein de l'épouser. Je vous demande pardon de ma conduite passée ; consentez à ce mariage , je vous prie : on vous rendra votre argent ; et je promets que vous serez content de moi dans la suite.

GERONTE , *à Merlin.*

Ah ! pendard , tu te moques de moi !

MERLIN.

Cela est vrai , monsieur.

COMEDIE. 409

Mad. BERTRAND.

Lucile est ma nièce ; et, si votre fils l'épouse, je
lui donnerai un mariage dont vous serez content.

GERONTE.

Pouvez-vous donner quelque chose, et n'êtes-vous
pas interdite ?

MERLIN.

Elle ne l'est que de ma façon.

GERONTE.

Quoi ! la maison....

MERLIN, *se touchant le front.*

Tout cela part de là.

GERONTE.

Ah, malheureux ! Mais.... qu'on me rende mon
argent, je me sens assez d'humeur à consentir à ce
que vous voulez ; c'est le moyen de vous empêcher
de faire pis.

LE MARQUIS.

C'est bien dit ; cela me plaît. Touchez - là ,

monsieur Geronte ; vous êtes un brave homme ; je
veux boire avec vous : allons nous mettre à table.
Cela est heureux que vous soyez venu tout à propos
pour être de la noce.

FIN DU TOME SECOND.

T A B L E

De ce qui est contenu dans ce volume.

Le Distrain, comédie en vers et en cinq actes.

Page 195

Le Retour imprévu, comédie en prose et en un acte.

348

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

TABLE
De ce qui est contenu dans ce volume.

Les Tables, complètes en vers et en prose.
Page 151
Le Poème épique, complètes en prose et en vers.
152

FIN DE LA TABLE DE CE VOLUME.

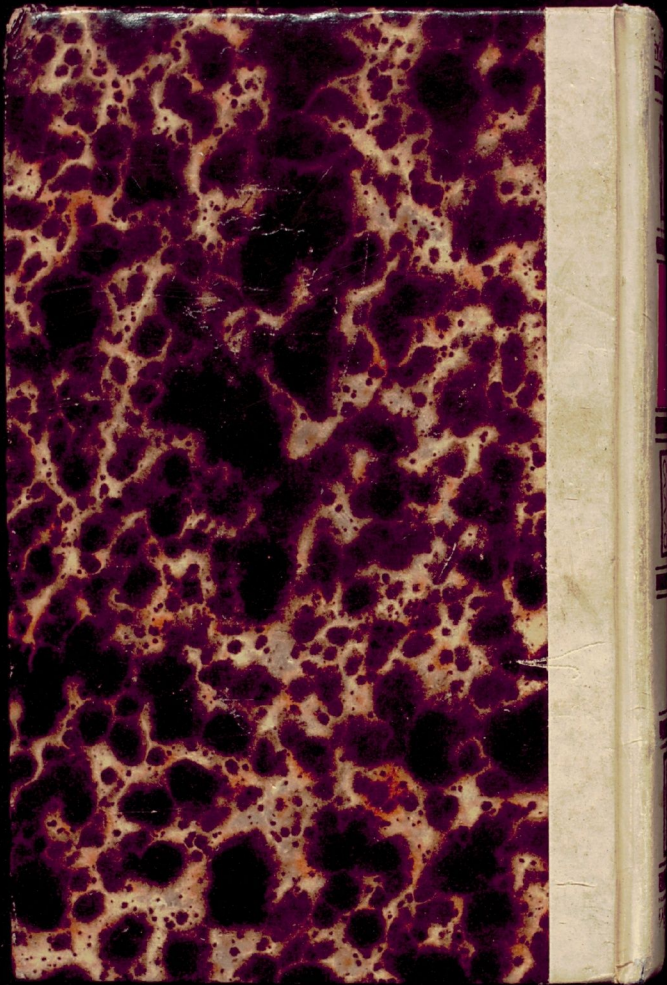


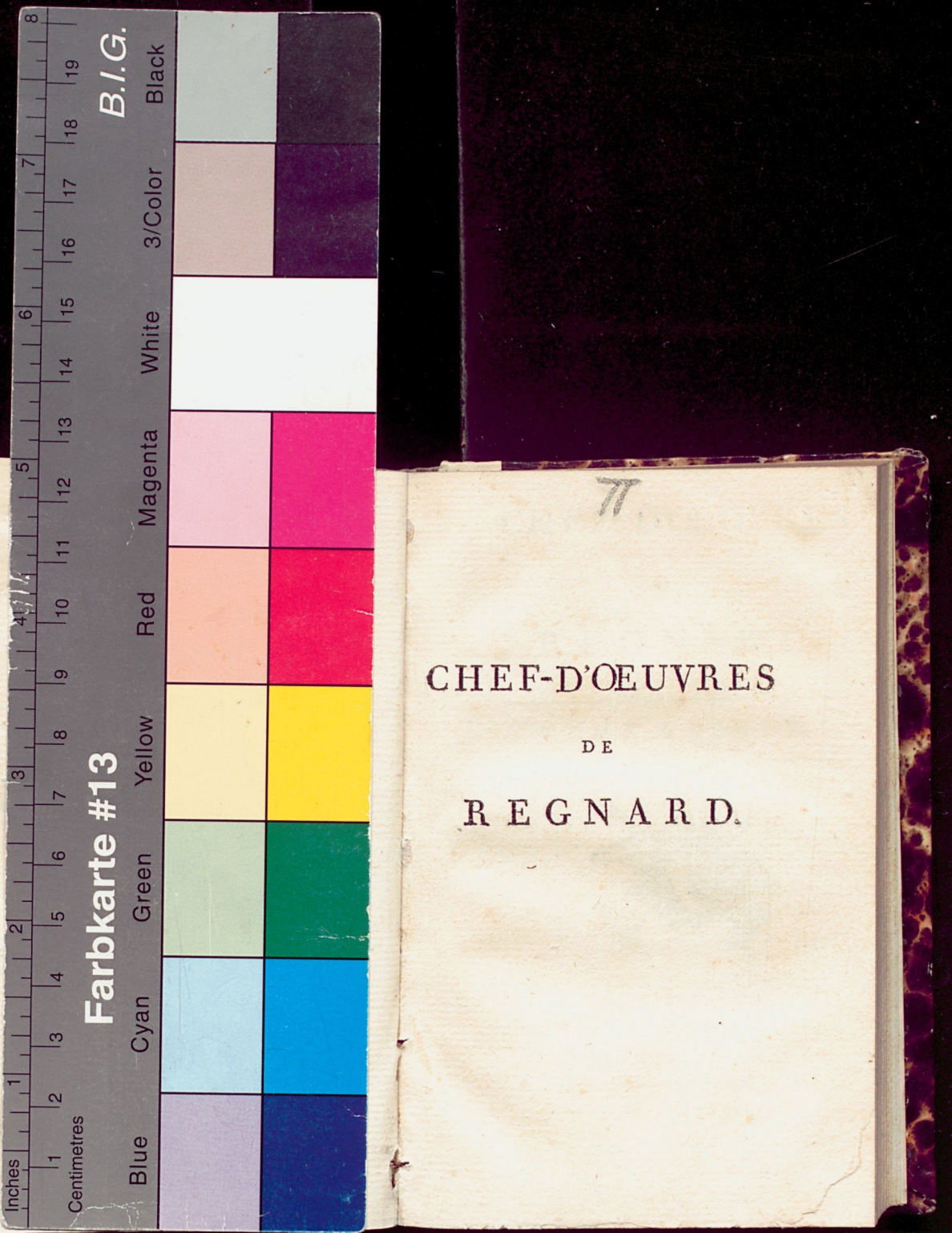


AB 110 383

S

(112.)





Inches

Centimetres

Farbkarte #13

B.I.G.

Blue

Cyan

Green

Yellow

Red

Magenta

White

3/Color

Black

77
CHEF-D'OEUVRES
DE
REGNARD.